

VI PASSAGE DU RUBICON

Divinité de TOUTE l'Église – Comment elle est symbole – L'unité d'après le Christ et la génération apostolique – l'unité, principe de l'union – notion orthodoxe du SOBORNOST – Le critère byzantin – Du « Dieu jaloux à l'intransigeance du *Corpus Christi mysticum* – Verbe incarné, « humanité de surcroît » – Quelques textes des Pères – Réalisme unitaire – Sous la « forme d'esclave » – Perpétuité de Pierre – L'Église est QUELQU'UN.

A Mgr A.... N..., Archevêque orthodoxe

Bruxelles, le 1^{er} Dimanche de Carême 1940.

Monseigneur,

(De cette lettre annonçant et motivant son abandon de l'Orthodoxie adressée au mandataire de Belgique du Patriarche œcuménique Benjamin, l'auteur n'a voulu retenir que les passages relatifs à l'ecclésiologie ; il en a donc retranché près de la moitié).

...C'est à la lumière de cette conviction que j'ai relu, naguère, ces passages de l'Évangile d'où Loisy conclut que « Jésus annonça le Royaume, mais c'est l'Église qui est venue », thèse eschatologique reprise par Heiler lorsqu'il présente¹ l'Église comme née, par mégarde, d'un mécompte. Pour ma part j'y ai trouvé tout autre chose...

L'Église appartient au divin. Elle révèle enfin, « dans la plénitude des temps », « la sagesse infiniment bariolée de Dieu, l'éternel dessein du Père, accompli en Jésus-Christ Notre Seigneur » (Eph, 3:10). Et elle la manifeste parce qu'elle la corporise, moins par ce qu'elle dit ou fait que parce qu'elle est.

Car, dès la création du monde, c'est dans la nature même de Dieu que fut réservé, pour une ultérieure manifestation, ce mystère de la vie commune, unité dans la multiplicité, multiplicité dans l'unité. Ce mystère, continue l'apôtre, c'est l'Église qui l'a manifesté. Le caractère social de Dieu, si j'ose dire, plénitude absolument suffisante, infinie possibilité, sagesse inexhaustiblement variée dont le rayonnement constitue son « plérôme » : en un mot, sa divine *catholicité*, grâce à quoi l'univers est possible, le *divers* dans l'*un*, c'est cela qu'on retrouve dans l'Église. L'Église est, à son tour, le « plérôme » du Fils éternel. Elle est son Corps, « la plénitude de Celui qui plénifie toutes choses », ou, plus exactement, si l'on tient compte de la forme du verbe (et le R.P Prat s'y rallie), « qui Lui-même trouve en toutes choses sa

¹ Dans la 1^{ère} édition de *Der Katholizismus* en 1920.

plénitude », en tant qu'Adam nouveau, Homme-Dieu², principe et prémices de la création rénovée (Eph, 1:23 ; Col, 1:15,18 ; Rom, 11:16 ; Cor, 15:20 ; Apoc, 3:14).

Combien médiocre, piètre et myope apparaît, par contre, sous cet angle, cet article VII de la Confession d'Augsbourg, dont Heiler nous vante tant la valeur catholique : « L'Église est l'assemblée des Saints, où l'Évangile est enseigné, où les sacrements sont administrés, comme il convient ». Vue toute empirique et prosaïque, sans mystère, entièrement soluble à l'analyse, et à laquelle on peut opposer, pour convaincre les orthodoxes, l'interprétation magnifique de saint Jean Chrysostome, précisément dans son commentaire d'Éphésiens, 1:23.

L'Église est donc intrinsèquement, ontologiquement divine, dès avant la création du monde, puisqu'avant d'être réalisée dans l'humano-divinité du Christ et de ses membres, préalablement à son objectivation concrète dans les créatures participant à la nature de l'Incréé (2 Pierre, 1:4), elle est en Dieu même un « mystère caché », un « éternel projet ». Mais cela même qui commence d'être « dans le temps », hors Dieu si l'on peut dire, et qui sous cet angle n'est encore que possible avant d'être posé dans l'existence, peut-on dire qu'il jouit, dans la pensée divine, en tant que Dieu le « pense », d'un *avant* et d'un *après*, qu'il est donc en Dieu du possible et du devenir, qu'il y a mouvement dans sa pensée, passage du moins au plus réel ? *Omnia per Ipsum facta sunt, et sine Ipso factum est nihil. Quod factum est, in Ipso vita erat.* Saint Jean oppose ici le devenir créaturel à l'être divin : « Tout ce qui est devenu, en Lui était vie ». Et cet imparfait nous rappelle celui – purement hébraïque – du Buisson ardent : « Je suis IL ÉTAIT ». Certes l'Église, *ex Angelis et hominibus*, c'est entre autres la création spirituelle quand Dieu, l'ayant faite à son image, prononça qu'elle était « très bonne » (Gen, 1:31). Mais c'est aussi, c'est déjà, « dès l'éternité, avant l'origine de la terre, « avant le premier atome de la poussière terrestre », Celle qui cherchait ses délices, sa béatitude, son accomplissement, sa plénitude dans « les hommes, ses fils », qu'Elle projetait de susciter (Prov, 8 :31) ; l'Église, nous dit Bossuet, c'est la Sagesse manifestée, c'est « Jésus-Christ, répandu et communiqué ».

Mais Jésus-Christ, c'est le Verbe incarné. Non seulement pour réparer la faute d'Adam, mais encore (et peut-être surtout) parce que, de toute façon, avec ou sans la Chute, il convenait hautement, nous disent les Pères grecs et particulièrement St Athanase, que l'Homme Céleste, le Verbe-Sagesse, couronnât son œuvre et la scellât en prenant place Lui-même, Médiateur universel, entre les deux mondes : le spirituel et le physique.³

² Soloviev, Dostoïevski et d'autres slaves insistent sur la différence entre le Dieu-Homme, Jésus, et l'Homme-Dieu rebelle dont l'Antéchrist sera l'homme par excellence.

³ L'auteur a, depuis, eu l'heureuse surprise de trouver cette conception chez deux auteurs modernes d'Occident : le R.P Valentin Breton, O.F.M. (*Le Christ de l'âme franciscaine*), et l'anglican A. E. Mason (*The Faith of the Gospel*). Dans son *De Incarnatione Verbi Dei*, saint Athanase développe l'idée suivante : l'homme a pour but d'être, dans le monde, ce qu'au-delà de tous les mondes est le Fils éternel. Le verbe est l'image incréée de Dieu ; l'homme et son image créée. À la foi objet et sujet, il est à lui seul tout un univers. Si le Verbe, image

Tel semble être le but même de la création : les cieux racontent la gloire de Dieu, l'espace manifeste son œuvre ; l'œil, depuis qu'il est au monde, considère dans leurs ouvrages les mystérieuses perfections de Dieu ; la foi cherche, à travers les ombres visibles, l'invisible Lumière qui les projette. Aussi l'Église, Corps du Christ, ne peut-elle être, par la subtilité des hommes, dépouillée des attributs sans lesquels un corps ne peut accomplir sa mission propre. Cette Sion sainte, cette « Cité sur la montagne », le Seigneur Lui-même interdit qu'elle reste cachée. C'est, au contraire, une ville « aux parties bien liées ensemble », nous dit le Psalmiste, une ville enclose en ses murailles et, sans faubourgs épars au loin. C'est *en elle*, insiste le Psaume 121, que Yahweh répand sa paix, entre ses murs que sont « les trônes » du magistère. Elle n'a donc rien de provisoire ou de fantômal, rien d'illusoire ; elle ne relève pas du docétisme, n'est pas visible et tangible avec des regrets, faute de mieux. Précisément parce qu'elle est *manifestation*, l'Église doit proposer aux hommes – en un miroir, par analogie – des vérités qui leur resteraient inaccessibles si rien, dans son être, ne leur permettait d'y chercher les traces de Dieu.

Dès 1936, par conséquent, après une longue errance dans les sables mouvants du relativisme moderniste, je croyais à la divinité, non pas flambant neuve et comme fortuite, adventice, mais en quelque sorte métaphysique, essentielle, éternelle, de l'Église. Et je n'y croyais pas, comme les premiers Réformateurs, en docète, en marcioniste, en adepte de « l'Église invisible », de l'Église qui ne serait pas une manifestation, un Corps vraiment corps. Je ne m'intéressais pas à l'église « eschatologique », mais à Celle qui ne montre et me donne Jésus-Christ, « le même : hier, aujourd'hui, éternellement ». *Le même*, c'est-à-dire : toujours divin sous les apparences les plus humaines, toujours humain pour révéler et notifier par contagion la gloire divine.

Loin que le monde physique m'embarrassât, n'ayant rien ou plus rien d'un gnostique, j'espérais avec l'Apôtre en la régénération de toutes choses, en leur rétablissement dans leur primitive splendeur, lorsque « la justice habitera » non seulement « les cieux nouveaux », mais aussi sur « la nouvelle terre », comme l'atteste à l'envi Isaïe, saint Pierre, saint Paul aux Romains dans son fameux chapitre VIII, et l'Apocalypse de saint Jean. Tout le mystère de l'Église, son caractère mystérieux, sacramentel, a là sa racine : elle est elle-même le signe visible de l'invisible immanence, le sacrement de la présence du Christ. L'Église vit, et sa vie est tout entière mystère de participation à la vie de ce Dieu « qui ne cesse d'agir encore », et le Christ *tout entier* avec Lui (Jean, 5:17).

incréée de Dieu, contient explicitement, d'« un seul coup », en une fois, dans un seul et unique acte de conscience éternelle, chaque trait et chaque « démarche » de la vie divine, du « caractère » divin, l'homme, image créée de cette même Divinité, contient les mêmes valeurs, mais implicitement, dans une conscience destinée à « devenir », à se développer indéfiniment, se rapprochant de plus en plus de la paternelle Plénitude, tout en trouvant toujours un océan sans autre rive devant soi (Eph, 3 :19). L'incarnation de l'« Homme Céleste » apparaît, dès lors, comme le signe couronnement de la création de l'homme.

La conception moderne du symbole, où la réalité signifiée est conçue à part du signe lui-même, comme s'il n'y avait pas entre eux des corrélations d'analogie ontologique, une parenté, cette conception moderne du symbole, qui le rend tout adventice et fortuit – n'importe quoi pouvant signifier, n'importe comment, n'importe quoi – eût rempli de stupeur les Pères et d'ailleurs tous les Anciens, pour qui précisément il y avait totalité, ensemble quasiment organique, amalgame du signe et de la chose, l'un étant à l'autre comme le corps au Moi, et tous deux constituant ensemble le symbole⁴. Il est, dès lors, impertinent et inopérant de scinder en imagination, par une véritable vivisection ou, mieux encore, par une autopsie mentale qui n'atteint plus que les cadavres – « l'analyse assassine le réel » disent les Hindous – cette symbiose, ce symbole, autrement dit : d'opposer l'Église visible à l'invisible, la céleste à la terrestre, le Royaume au Corps mystique, le Corps lui-même à l'institution « juridique ». Il y a là coïncidence parfaite entre les deux, on pourrait quasiment dire : hylémorphisme. Cette coïncidence, ne la cherchons pas chez les individus. Car nous savons, avec saint Augustin, que « beaucoup ont l'air d'être dans l'Église, qui sont dehors » et inversement. Mais les individus ne sont pas en cause ; les arbres ne peuvent nous cacher la forêt. L'Église n'est pas la somme de ses membres, mais, nous dit l'Écriture, « une mère donnant le jour à beaucoup d'hommes ». La coïncidence du visible et de l'invisible, c'est dans l'Église *comme Tout*, comme entité, comme indivisible et vivante unité, qu'il faut la chercher. Il peut y avoir des brebis partout, mais il n'y a qu'une seule bergerie. J'ai cherché laquelle...

UNE, SAINTE, CATHOLIQUE et APOSTOLIQUE : ces notes de la véritable Église, telles que les a résumées le Symbole, me paraissaient, en 1936 comme aujourd'hui, condenser en un raccourci, en un « slogan » suggestif, la conscience que, durant les trois premiers siècles, l'Église de Jésus-Christ avait eue d'elle-même. Voyons cela de plus près. S'il est « agréable et doux de persévérer dans la communion fraternelle », c'est que « là seulement le Seigneur répand sa bénédiction, la vie pour l'éternité » (Psaume 132). Aussi, l'Église apostolique « persévérerait-elle dans la doctrine des Apôtres et la communauté de vie et la Fraction du Pain et les prières » (Actes, 2:42). La répétition de la copule *kai* (*et*) indique qu'ici tout se tient, qu'aucun de ces éléments de la vie chrétienne n'est à séparer des autres, mais qu'ils forment un unique et indissoluble tout (cf. les deux *kai* dans Matt., 28:19). Doctrine apostolique, charité théologique, Eucharistie, piété publique et privée : tout a pour but de manifester et d'exprimer l'unité parfaite. Bref, « la multitude des croyants n'avait qu'un seul cœur, une seule âme » (Actes, 4:32). Et c'est « tous ensemble, d'une seule bouche, qu'ils glorifiaient le Dieu et Père

⁴ L'auteur a découvert depuis la même interprétation chez Mgr Batiffol, et même chez Harnack.

de Notre-Seigneur Jésus-Christ », comme un seul homme en quelque sorte, un seul et unique Adam nouveau (Rom, 15:6). Car « nous, pour nombreux que nous sommes, ne formons cependant tous ensemble qu'un seul Corps en Jésus-Christ » (*ibid.*,12:5). Tous, dans la communauté primitive, ont donc à « tenir un seul et même langage », sans aucun schisme pernicieux ; ils doivent « rester unis dans un même esprit, une même pensée » (1 Cor,1:10). C'est à ces conditions, seulement, que le Dieu amour et de paix demeure avec ses disciples (2 Cor,13:11). L'unique conduite qui soit « digne de la vocation chrétienne », c'est de « conserver l'unité de l'esprit par un lien pacifique. Car il n'y a qu'un seul Corps, puisqu'il n'y a qu'un seul Esprit... une seule Foi, un seul Baptême » (Eph, 4:16). Et l'Église est ce corps unique, symbolisée par la robe sans couture qu'on ne peut diviser qu'en la déchirant : robe unique, quoique bariolée (Genèse, 37:3). L'Église est ce Corps, qui doit, comme jadis Jésus lui-même, « se perfectionner, croître... s'édifier dans la charité », dans la mesure même où ses membres « tendent tous à l'unité de la foi » (Eph, 1:10,23 ; 4:12,16 ; 5:23 ; Luc, 2:40 et 52).

Communauté d'« état d'esprit », d'amour, d'âme, de pensée, « vie commune dans l'Esprit », persévérance dans une seule et unanime attitude spirituelle, lutte collective, que dis-je ? unique, pour la foi de l'Évangile : ces principes, selon l'Apôtre, doivent s'exprimer empiriquement par l'observance d'une même discipline, par la fidélité à une conception commune : « Tenez ferme dans un seul et même esprit, et n'ayez qu'une seule âme pour lutter tous ensemble pour la foi de l'Évangile... Ayez une même pensée, un même amour ; ne formez tous ensemble qu'une âme, n'ayez qu'un seul et même état d'esprit... Pour autant que nous soyons parfaits (*comme notre Père céleste, donc Chrétiens*) ; si, sur l'un ou l'autre point, vous différez d'avis, eh bien ! cela même, Dieu vous le révélera aussi⁵. De toute façon, étant donné où nous en sommes arrivés, (qui consiste à) suivre (*tous*) la même règle et à penser de même, imitez-moi, frères, comme un seul homme, et ayez les yeux sur ceux qui marchent, de telle façon que vous ayez (*en eux*) mon exemple » (Phil,1:27 ; 2:2 ; 3:15-17). Est-il possible d'exprimer plus vigoureusement l'unité totale de ces Chrétiens, dont le Maître abolit toute division, toute séparation, pour « n'en faire qu'une seule chose » – εἷς – « un seul homme nouveau en Lui » (Eph., 2:14-15) ? Cette unité profonde, ontologique, sur le plan surnaturel, cette accession de la multitude par la nouvelle naissance – « d'En-Haut », dit Jésus à Nicodème – elle doit se manifester par la fidélité de tous à la commune règle de foi et de mœurs : τῷ αὐτῷ στοιχείῳ κανόνι τὸ αὐτὸ φρονεῖν – ce que la version protestante de Segond traduit prudemment : *marchons d'un même pas...*

On voit que, pour l'apôtre et ses contemporains, si nous sommes appelés à la paix du Christ, ce n'est pas pour maintenir notre quant-à-soi individuel, notre « petite religion à part soi », comme dirait la Princesse Palatine ; mais

⁵ Serait-il téméraire de découvrir ici une allusion, d'ailleurs assez nette, à l'exercice du magistère dogmatique pour résoudre les controverses au cours des âges ?

cette « réconciliation avec Dieu » s'opère par « l'unité en un seul Corps » (Eph, 2:16) : c'est dans la très précise mesure où nous formons un seul Corps, effectivement, car « à la paix de Dieu... vous avez été appelés en un seul Corps » (Col, 3:15). Unité que symbolise et réalise à la fois, qu'effectue en la signifiant, qu'opère en la notifiant, qu'épanouit en la manifestant, que scelle visiblement et socialement la Fraction du Pain eucharistique (1 Cor,10:16-17). Quelle que soit notre origine, notre tradition ethnique, notre forme particulière ou nationale de piété, « Juifs ou Grecs, esclaves ou libres, nous avons été baptisés pour ne former qu'un seul Corps, animé d'un même Esprit » (1Cor,12:13). Quand nos frères orthodoxes, Monseigneur, invoquent le texte fameux de saint Jean (10:16) pour insister sur l'unique Pasteur, Jésus-Christ – comme si jamais Pape avait rêvé de se substituer à Lui ⁶ ! – j'aimerais qu'ils accordassent aussi quelque attention aux mots *μια ποιμνῆ*, à *l'unique troupeau...*

Au moment où vous m'avez reçu dans l'Orthodoxie, une lettre pastorale d'un prince de l'Église (romaine) y contribua quelque peu en me choquant : il y comparait l'Église tantôt à une armée en bataille, tantôt à un navire dans la tempête. Dans l'un et l'autre cas, disait-il, il faut qu'en vue du bien commun soldats et matelots acceptent de se soumettre aux ordres du général (ou du capitaine). Et il en tirait des conclusions d'ordre électoral : voter pour telle liste ; gardez-vous, sous peine de péché mortel, de voter pour tel autre. Du Corps mystique, de la sainte Vigne, du grain de sénevé devenu grand arbre, pas un mot. Pourquoi me demandais-je, cette exclusion des images proposées par l'Esprit-Saint Lui-même ? Alléguer l'armée, le navire, n'est-ce pas, continuais-je, comparer ce qui vit, croît et agit en vertu d'un principe interne, d'une entéléchie, d'une âme, à ce qui est inerte : le navire ; n'est-ce pas ravalier l'unité, à la discipline externe, imposée (tout au moins par la nécessité du moment) à l'armée, organisation ressortissant à ce monde ? Combien plus juste et plus digne, concluais-je, la parabole – d'ailleurs expressive d'une réalité, et non une pure métaphore – de la Vigne, où coule une sève unique d'une branche à l'autre, toutes tirant leur vie, leur substance, leur fécondité, du Cep commun, et celle du Corps, aux membres nombreux et variés, aux fonctions différenciées, mais dont l'unité n'en est pas moins absolue ! Et, consulté, vous me donniez raison...

Mais, ces exemples mêmes – tout comme la prière sacerdotale de Jésus, où l'Église trouve la charte de sa participation à la nature divine – avons-nous bien, nous autres Orthodoxes, songé à *toutes* leurs implications ? La Vigne et le Corps ne résisterait pas longtemps à la division. Quant à la prière pontificale du Médiateur, que dit-elle ?

Le Seigneur souhaite que ses disciples, « et tous ceux qui croiront en Lui suite à leur prédication » (Jean 17:20-21) soient TOUS UN. Et, si nous tenons

⁶ Pas plus qu'au temps du veuvage patriarcal de l'Église russe, le « gardien du trône patriarcal » Mgr Pierre, et plus tard son « lieutenant », Mgr Serge, n'ont songé à se substituer au Patriarche, d'abord emprisonné, plus tard décédé sans successeur.

rigoureusement compte des nuances grecs τετελειωμενοι εις, « atteignent leur but dans l'unité », « trouvent leur perfection », leur achèvement, leur plénitude (relative, parce que créaturelle) d'être surnaturel, « dans l'unité » (Jean, 17:23), de sorte que le monde, incapable de « juger les reins et les cœurs » ; et qui ne peut juger des principes que par leurs fruits (Matt,7:16-20), par les réalités extérieures et visibles, par les expressions de la vie (Sacraments, institutions, œuvres de toute espèce), « connaissent » de *cette manière*, par la manifestation quasiment tangible et « charnelle » de l'unité divine⁷, que le Père, l'Unité suprême, l'Un par excellence⁸, a envoyé son Fils, et qu'il aime tous ceux qui ne font qu'un avec ce Fils.

Il ne s'agit pas là, seulement, d'un unisson, d'un unanimité, la symphonisme – d'un *sobornost*, pour parler comme nos théologiens orthodoxes – d'un accord délibéré, consenti, voulu, d'une entente et d'une foi professée en commun, voire d'une communion dans l'amour. Car ce sont là les fruits et les symptômes de l'unité, non l'unité elle-même. Ce n'est pas la piété collective, ni la communauté de foi, d'espérance et de charité, qui mèneront les fidèles à l'unité, qui la leur procureront, car elle vient d'en-haut ; mais c'est l'unité qui portera ces beaux fruits. Unité tout ontologique, simple, au-delà de toute conception, de toute nuance. C'est parce qu'il n'y a qu'un seul Corps, identifié par la grâce et l'habitation du Saint-Esprit à Celui qui s'est vitalement uni à ce Corps, que l'unité, mystère de l'identification des membres au Chef et de l'identité du Chef au Verbe, transcende même les formes et les catégories les plus hautes de l'être humain, voire même la sainteté ; c'est pour cela qu'elle est *divine*, participation à la nature de Dieu, et qu'elle peut mener les Chrétiens, comme dit Jésus, à la perfection de Dieu.

D'où ma passion de l'unité, de *cette* unité. Pour parler comme les théologiens orthodoxes, je dirai qu'en elle le « théandriste » du Médiateur – la « perfection », la *consumptio* – nous est comme inoculée. Ne nous y trompons pas : si l'unité visible est l'immédiate expression et réalisation de la charité, son aspect extérieur par excellence, le visage de la charité tournée vers le monde, la charité elle-même est en nous, « psychologiquement », le déploiement, la manifestation de l'invisible unité-principe. Car, si la charité aboutit à réaliser ici-bas l'unité terrestre, c'est parce qu'elle est elle-même la nostalgie de l'unité suprême, absolue, céleste. Aussi, sans l'unité, rien n'est sauvé, dirait l'Apôtre, qu'en espérance : virtuellement. Aussi saint Paul recommande-t-il instamment à ses convertis de « garder ce lien pacifique de l'unité dans la foi ». Ce souci de « toutes les Églises », de toutes les communautés locales à travers le monde évangélisé, où St-Paul voyait la marque de son apostolat, ce prosélytisme ardent où se reconnaît l'amour de la vérité « première servie », ce zèle dévorant de la maison de Dieu, je les ai

⁷ Le « mystère » de l'Incarnation, que prolonge celui de l'Église, Corps mystique et « Cité sur la Montagne » consiste précisément à nous rendre *invisibilia per visibilia* (cf. Hébr, 11:3)

⁸ Un critique, après lecture de cet ouvrage en manuscrit, m'a écrit que cette expression : *l'Un par excellence* porterait atteinte au dogme de la Trinité. Je ne puis me résoudre à me défendre contre cette accusation, et j'espère que mes lecteurs en feront justice eux-mêmes.

vainement cherchés dans nos rangs depuis mon entrée dans l'Église orthodoxe. Cet esprit des Apôtres, je ne l'entends pas comme une copie servile des Douze, comme une reconstitution archéologique – jusque et y compris leur barbe et leur chevelure – mais comme l'héritage de leur ardent et conquérant prosélytisme. Pouvez-vous me le montrer à l'œuvre dans l'Orthodoxie ? Et, d'autre part, l'Église de Nicée, la « Grande Église » d'Origène, l'unique, la catholique, ce n'est pas aux sectes protestantes qu'il faut demander de nous la montrer « sise sur une montagne » (Matt, 5:14). Aucune d'elles ne l'a vue ; elles la tiennent même pour invisible ; l'Église terrestre, certes, son approche indéfiniment, mais sans jamais se confondre avec elle ; ici, les « dialecticiens » à la Karl Barth, tiennent le même langage que les libéraux. Alors, où donc trouverai-je l'Église-incarnation, l'Église « théandrique », à la fois mystère et signe ?

Ah ! S'il y avait *une* Église orthodoxe, vraiment une, pleinement une – dans son esprit, son âme, son être même : pas seulement une pensée commune, ou des Sacrements communs, mais une seule Église d'une seule trame, indivisible, un Corps et non des lambeaux, des organes disjoints et maintenus dans l'être comme les tissus cardiaques entretenus par Carrel – s'il y avait dans l'Orthodoxie une telle passion de l'unité que les scandales comme le schisme bulgare, les déchirements de l'Église russe en exil, le foisonnement des autocéphalies sur les traces de nouveaux États, seraient impossibles, voire impensables ; s'il y avait dans l'Orthodoxie l'amour et la nostalgie de l'Occident perdu ; si elle ressentait comme une mutilation vitale, comme une perte de substance et comme un crime sans nom, commis contre la plus solennelle injonction du Christ, cette séparation dont elle s'accommode en réalité avec une sorte de quant-à-soi provincial et petit bourgeois : « Restons entre nous Slaves et Balkaniques, que les Occidentaux s'en tirent de leur côté ! »⁹ ; si même l'amour passionné de l'unité y suscitait des exagérations, des déviations centralisatrices, des étroitesse d'esprit, voire des persécutions, on dirait : « La médaille a, naturellement, son revers ». Mais, au moins, *médaille il y aurait...*

En réalité, ce que l'*actuelle* Orthodoxie nous propose, c'est l'UNISSON, qui est l'épiphénomène de l'unité. C'est la convergence des âmes, leur accord, leur « symphonie », voire même leur fusion, mais *après-coup*. Ce n'est pas l'unité métaphysique, ontologique, comme la conçoivent ceux (et j'en suis) qui pense spontanément *Église*, au singulier, et non *âmes*, au pluriel. Mais ces derniers, ces « pluralistes », ne seraient-il pas, en dépit de toutes les traditions révérees dans leur lettre, de purs et simples Protestants quant à l'essentiel ? Les Orthodoxes d'aujourd'hui, du moins les meilleurs d'entre-eux – car il y a dans leur rang des schismolâtres – voudraient harmoniser le multiple, alors

⁹ C'est surtout dans la masse des laïcs et chez un certain Clergé, où l'on s'enorgueillit d'être « prêtre de père en fils » – ce genre de propos m'a été souvent tenu – que règne cette mentalité. Mais, n'est-ce pas précisément dans le « peuple fidèle » que réside, selon la théologie la plus en faveur dans l'Orthodoxie actuelle, la suprême instance, en matière de dogme et demeure ?

que le Catholicisme authentique diversifie l'unique. Si l'on considère l'individualisme foncier de principe, comme un critère de Protestantisme¹⁰ – quitte à ce qu'il accepte ensuite un « contrat social » – on comprend aisément pourquoi l'Orthodoxie actuelle, dès qu'elle va au bout de sa logique interne, de l'idée qu'elle incarne et manifeste¹¹, se rencontre avec l'œcuménisme protestant, abbaye de Thélème théologique, et s'entend avec lui, sans avoir rien à sacrifier de ses principes, pour élaborer un « catholicisme non-Romain ».

Or, si l'unité peut toujours susciter l'unisson, la réciproque n'est pas exacte ; car on peut aller de ce qui est ontologiquement plus parfait, plus « être » et donc plus fécond, à ce qui l'est moins ; tandis que l'inférieur ne peut susciter ce qui le transcende. Somme toute, entre l'unité des Catholiques et l'unisson des Orthodoxes, il y a le même genre de nuance que, jadis, entre l'*homoiousios* et l'*homoios*.

Certains néo-orthodoxes – de l'Académie théologique Saint Serge, par exemple – nous disent : une certaine piété, un type déterminé de spiritualité, où la vie contemplative et si possible monastique réalise seul l'idéal chrétien – la vie active, mêlé au monde, étant tenu pour intrinsèquement compromise¹² –

¹⁰ « Le Protestantisme, c'est l'insurrection de l'individu contre l'espèce » a dit Comte. Juste, si, par *espèce*, on n'entend pas le simple total des individus, mais une réalité qui les dépasse, puisqu'elle comprend les morts et les générations à venir. Le « libre examen », exercé en commun, reste le libre examen. L'Anglo-catholicisme n'est-il pas, en dernière instance, fondée sur le *private judgement* – Bishop Creighton écrivait : *on sound individual learning* – et l'on comprend que, pour W. Walsh, auteur d'une curieuse *Secret History of the Oxford movement* (Londres, 1899), ouvrage du type agressivement *Low Church*, « toutes les chasubles et tout l'encens du monde n'empêcheront pas les anglo-catholiques d'être des Protestants, des individualistes religieux se fiant en en dernière instance à leur *private judgement* ».

¹¹ Au sens que Tyrrel donne à l'*idea* dans *Christianity at the cross-roads*.

¹² La meilleure analyse que nous connaissions, dans ce domaine, avant même celles de Danzas et de Wilbois, est celle du R.P.M.J Congar dans *Chrétiens désunis*, Paris, 1937. Citons quelques textes particulièrement significatifs : « Dès la période patristique, il y a en Orient et en Occident deux tempéraments théologiques différents... Cela engage deux façons différentes d'envisager les réalités chrétiennes... Ainsi l'Orient développe une anthropologie religieuse et mystique de la nature humaine théophore et en qui « la vie du Christ » régénère progressivement des énergies spirituelles déiformes ; l'Occident développe davantage une anthropologie ascétique et morale de la nature humaine en mouvement vers Dieu, sa béatitude » (p. 252-253). Il s'agit, en Orient, d'un état d'âme et d'esprit « spontanément et intimement platonicien ». Cette mentalité a profondément imprégné l'Orthodoxie. Elle a « orienté le mouvement intérieur de la vie religieuse moins dans le sens d'une organisation de la cité selon les exigences de l'idéal chrétien, que dans celui d'une fuite du péché, liée à la fuite du monde. Le monde était mauvais, on l'abandonnait au Mauvais ; on soumettait volontiers au joug de la souffrance, de la pauvreté, de l'autorité tyrannique, *ce corps qui leur appartenait et toute la vie extérieure qui était faite pour eux* (c'est nous qui soulignons) ; on acceptait d'être opprimé selon le monde, de n'en pas jouir, *de ne même pas s'en occuper*, de se détourner de lui, de ne pas le voir, afin d'être intérieurement illuminé et de recevoir la révélation de l'au-delà des choses de ce monde. Il est certain que cette *spiritualité* comportait le sentiment d'une opposition absolue entre le

voilà l'Orthodoxie. C'est, somme toute, le message évangélique filtré par le tempérament oriental¹³. Mais dès qu'on oppose au Catholicisme – qui tolère et encourage *toutes* les formes de piété (mentale, sentimentale, rituelle, etc.) compatible avec la « semence », avec l'esprit, avec le « levain » de l'Évangile – dès qu'on lui oppose le « cliché » d'une spiritualité déterminée, d'une « atmosphère » particulière et limitée – celle du IV^{ème} siècle greco-anatolien – on a confié au sol un germe de dessiccation. C'est aller au-devant de l'artériosclérose et du sphacèle. Rien d'étonnant, dans ces conditions, si des Russes déclarent – me l'ont-ils assez dit ! – qu'il leur est « impossible de prier dans les églises grecques », que « les Belges ne pourraient jamais devenir de vrais Orthodoxes »¹⁴ que d'ailleurs les Occidentaux ne sont pas destinés à devenir Orthodoxes, alors même que, pour les auteurs de ces stupéfiants apophtegmes, l'Orthodoxie est LA vérité de salut ! Ainsi, des Chinois proclament-ils que « la sagesse du milieu tranquille¹⁵ n'est pas faite pour les barbares d'Occident » ! Or, ces braves gens sont logiques, en règles avec leurs principes, puisqu'à la base du schisme il y eut une bonne dose de xénophobie. À chaque race son peuple, sa religion, n'est-ce pas ? Plus les nations se fractionnent, plus l'Église devra se diviser, s'« autocéphaliser » : un peu comme le ver de terre se multiplie quand on le sectionne. L'Église n'est alors plus que la nation, considérée sous l'angle religieux. L'Église est alors dans le peuple, et non le peuple dans l'Église. C'est un immanentisme ecclésiologique, un implicite rejet de la transcendance¹⁶.

Soyons logiques, Monseigneur : suivant ces vues, la nation, puissance créaturelle et relative, appartenant à ce monde, devient principe déterminant, valeur fondamentale, et le césaro-papisme est l'expression normale et

bien et le mal, concrètement identifiés avec la vie du moine, d'une part, la vie du monde ou la vie ordinaire, d'autre part. Il semble bien que le sens aigu de cette opposition ait souvent porté les âmes à abandonner ce monde à son péché, à ne guère faire effort pour y établir la justice et pour en sanctifier les réalités concrètes, et à ne concevoir la sainteté que retirée du monde. Faut-il parler de manichéisme ? Nous ne l'osons pas ; mais à coup sûr, d'un certain radicalisme dualiste », d'un quasi-quiétisme a tendances docètes, « entraînant un faible développement des vertus actives de sanctification de la vie quotidienne... Le dualisme... se retrouve en toutes sortes de *gestes*, d'*attitudes* ou d'*appréciations* qu'il inspire » plutôt qu'en un système doctrinal (*ibid.*, p.257-258).

¹³ Il serait très intéressant, mais impossible ici à cause du manque d'espace, de révéler ici les affinités de la spiritualité byzantino-slave avec les diverses formes revêtues par le principe oriental de non-agir. On est allé, dans certains milieux russes, jusqu'à prôner un retour au brahmanisme, considéré comme la religion originelle des Slaves ! Comparer la « prière de Jésus », par exemple, aux mantras du yoga.

¹⁴ En 1934, l'archiprêtre Lagerwey, secrétaire de l'Archevêque vieux-catholique d'Utrecht, nous écrivait que les Belges n'étaient pas « capables de comprendre une ecclésiologie purement catholique »... Impuissance sans doute congénitale et naturelle.

¹⁵ On ne peut s'empêcher ici de songer au *Wou-Wei*, analogie taoïste de « l'angélisme » orthodoxe, et auquel un curieux ouvrage, portant le même nom, a été consacré par le théosophe (mort catholique) Henri Borel, ancien consul général des Pays-Bas à Pékin.

¹⁶ La plupart des erreurs religieuses de notre temps, sinon toutes, depuis Massis confondant christianisme et culture helléno-latine jusqu'au panenthéisme pseudo-mystique allemand, proviennent d'une ignorance étonnante à l'égard de la transcendance chrétienne ; alléguer la civilisation chrétienne, c'est exalter la « nourriture » aux dépens de la « vie », et le « vêtement » aux dépens du « corps » (Matt., 6:25).

naturelle de cette conception, qu'il s'agisse du Tsar, de Jacques I^{er} d'Angleterre – comparé à Salomon par ses théologiens – ou des princes luthériens du XVI^e siècle : *cujus regio, illius religio...* Le gallicanisme lui-même tend à cette reviviscence du vieux nationalisme à forme religieuse des Juifs¹⁷ : le Quahal, c'était encore l'assemblée du peuple hébreu, mais, cette fois, unie par la prière sociale à Yahweh. Dans *Juifs et Chrétiens*, le R.P. Bonsirven cite ce texte relativiste du rabbin américain Abba Silver : « Chaque peuple à la religion qui s'accorde avec son tempérament et qui a constitué sa civilisation propre¹⁸ ; il faut lui laisser cette religion¹⁹, ne pas lui en imposer une haute qui n'est pas faite pour lui. D'ailleurs, l'idée d'une religion universelle et obligatoire s'oppose au principe de la liberté religieuse »²⁰. Aussi pour le grand rabbin J. Weill, cité par le Père Bonsirven, si autrefois « Israël s'est livré à prosélytisme intense, il y a renoncé depuis des siècles »²¹ ; car « le Judaïsme et surtout la religion d'une race²², il lui suffit d'être silencieusement le missionnaire de la vérité²³, il ne veut recevoir que les volontaires qui viennent à lui spontanément ». Des propos analogues ont été tenus par bon nombre d'Orthodoxes congénitaux, laïcs ou *sviétchenniki*.

Or, l'Église est *une*, absolument, farouchement une, parce qu'elle n'est pas de ce monde – « dans le Christ Jésus, il n'y a plus ni juifs, ni Grecs » – parce qu'à ce monde, « lieu » du multiple, elle oppose sa propre fonction, qui est de manifester ici-bas l'unité du Dieu JALOUX.

Passionnément, gauchement, avec des raideurs, des violences – et d'inutiles rigueurs et d'indispensables anathèmes – attestant avec l'Apôtre que « nous portons ce trésor en des vases fragiles », les Papes « impérialistes » du Moyen Âge, les Innocent III et les Boniface VIII, ont tout bonnement

¹⁷ Il en est de même pour le vieux-catholicisme. Chose curieuse, *tous* les groupes religieux qui se sont détachés de Rome ont fini par rendre à César au moins une partie de ce qui revient à Dieu. Je crois aujourd'hui (1945) que cette constatation fut pour beaucoup, en 1939, dans mon retour à la véritable Église.

¹⁸ C'est aussi l'erreur d'un certain « humanisme chrétien », alors qu'il ne peut y avoir d'équivalence entre la religion, irruption mutatrice de la surnature ici-bas, et la civilisation, valeur toute relative et créaturelle. Il n'y a pas de « civilisation chrétienne » parce que le Christianisme transcende *tout*.

¹⁹ Même le chamanisme, le fétichisme, le culte de Moloch ou d'Astarté ?

²⁰ Autrement dit, ce qui compte en matière de religion, ce n'est ni la vérité ni la volonté de Dieu qui les révèle, mais l'amour-propre et les coudées franches de l'homme. Cependant, « Il dominera d'une mer à l'autre, du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre... toutes les nations le serviront » (Psaume 71:8-11). Que devient ici l'universalisme messianique des Psaumes et des Prophètes ?

²¹ Mais Israël a-t-il renoncé à la propagande négative d'idées hostiles au message chrétien ? Les abbés Lémann, Juifs convertis, démontrent, dans *L'entrée des Israélites dans la société française* (1886) que le Judaïsme, desurnaturalisé, est devenu un foyer de prosélytisme antichrétien.

²² On se demande, alors, pourquoi Israël exterminera les religions canaanites, et ce que devient le message universaliste de la Bible (Psaume 116 ; Isaïe, 60 ; Baruch, 4, et d'autres textes).

²³ « Les gardiens d'Israël sont tous aveugles, ils ne savent rien ; *ce sont tous des chiens muets, qui ne peuvent plus aboyer* (Isaïe, 56:10) ; alors que Yahweh dit : « Sur tes murs, O Jérusalem, j'ai placé des sentinelles ; jamais, ni le jour ni la nuit, elles ne pourront se taire » (*ibid.*, 62:6)

défendu cette primauté du spirituel, cette inévitable et salvatrice inhumanité du surhumain, cette incommensurabilité du surnaturel, que l'on n'approche que s'il vient à nous (Galates, 4:9), ce caractère totalement « autre », cette *otherness* (disait von Hügel) du divin, qui ne devient « théandrique » que si l'humain accepte de « diminuer » jusqu'à la mort, pour que « croisse » le don d'En-Haut (Jean, 3:30).

L'Église de Rome est la seule, non qui dise : « C'est moi l'Eglise » – les *disjecta membra* de l'Orthodoxie en font autant – mais qui traduise cette affirmation dans les faits. Précisément parce qu'elle ne cède rien du principe, elle peut se permettre, l'essentiel étant irrévocablement sauvegardé, d'être coulante quant aux modalités d'application : d'où, par exemple, ses deux Droits Canons et ses seize rites. Mais, où par contre, on abandonne les *necessaria* au vague de l'indétermination²⁴, où l'on n'ose même pas aborder l'ecclésiologie (haro sur le théologien téméraire qui s'en mêle !), Il faut bien, pour maintenir un dernier semblant d'unité, se rabattre sur les *dubia*. Aussi l'orthodoxie n'accorde-t-elle le statut d'Église (particulière) orthodoxe qu'aux confessions religieuses qui suivent fidèlement le rite byzantino-slave²⁵. *La catholicité n'est possible qu'en fonction de l'unité* ; elles sont complémentaires : ce sont les deux foyers d'une même ellipse, comme la systole et la diastole du cœur.

L'intransigeance du Dieu « jaloux » ne peut manquer d'animer l'Église qui veut manifester Son unicité : « Vous détruirez devant Moi tous les Baalim ». Saint Paul met en garde ses fidèles contre les équivoques et les malentendus d'une « largeur d'esprit », d'une *comprehensiveness*, qui pourrait rendre élastique le bloc de la foi, voir le disloquer. Jésus lui-même était « totalitaire » (Dieu, l'Absolu subsistant et vivant, peut-il être autre chose ?) : « Qui n'est pas avec Moi, est contre Moi ; qui n'amasse pas avec Moi, disperse ! » Les instructeurs religieux qui L'ont précédé sont « des voleurs et des brigands ». Ne pas se conformer au siècle, ne pas s'identifier aux puissances de la chair et du sang, tel est le conseil de saint Paul. « Adultère » qui prétend associer le Christ aux royaumes de ce monde, même sous prétexte de les Lui soumettre :

²⁴ C'est de quoi le R. P. Boulgakov félicite l'Orthodoxie : ce corps cartilagineux, dit-il en substance dans *L'Orthodoxie*, peut se permettre toutes les métamorphoses ; ce dont l'Église romaine, ossifiée, n'est plus capable. Mais la rigidité ne porterait-elle pas, à Rome, sur l'essentiel, dans l'Orthodoxie, sur le secondaire ? Et la souplesse ne caractérise-t-elle pas, à Rome, le secondaire, et dans l'Orthodoxie, l'essentiel ? (Pauvreté du formulaire dogmatique).

²⁵ Un hiérarque orthodoxe, commentant les Conférences œcuméniques de 1937, nous confiait : « La *Church of England* ne sera pleinement une Église à nos yeux, que lorsqu'elle reconnaîtra pour arbitre le Patriarche œcuménique et célébrera la Liturgie selon le rite chrysostomien ». Le même disait, en 1938 : « La perversité romaine est vraiment diabolique ! Voyez ces prêtres : parce que nous portons chevelure et barbe longue, ils sont glabres et se font tailler les cheveux ; parce que nos soutanes n'ont qu'un bouton, les leurs en ont une infinité ; parce que nous portons des manches évasés, ils en portent des étriquées ; parce que nous nous signons de droite à gauche, ils le font de gauche à droite. Et ainsi de suite. Cette contradiction constante, jusque dans les moindres détails, est voulue ; elle atteste un manque absolu de charité fraternelle, une hostilité de principe ». Dieu merci, nous n'oserions conclure : *ab uno disce omnes* (Et qu'un seul vous apprenne à les connaître tous)

ainsi parlent à la fois l'Évangile de la Tentation dans le Désert et l'Apôtre Jacques. Ce que vous appeliez un jour les « usurpations schismatiques de l'orgueil romain » n'a donc plus rien d'un épouvantail à mes yeux.

Si naguère, je suis venu à l'Orthodoxie, Monseigneur, c'est pour avoir – et vous m'en félicitez alors – étudié, réfléchi, pesé ces choses à la lumière de ma conscience. Lumière encore insuffisante et partielle. Voici qu'elle grandit, qu'elle illumine des horizons qui m'étaient jusqu'à présent restés obscurs, enténébrés. Quel grief pourriez-vous m'en faire ? C'est sur le terrain des principes que je me tiens. Résumons : Tout le christianisme est incarnation, participation ontologique, communion de vie entre la divine surnature et la nature humaine, d'une manière telle que la Révélation soit pleinement accessible aux hommes. Jusqu'au Jugement Dernier, cette manifestation continue, toujours en mode incarnatif. Il est absurde, par conséquent, de « séparer ce que Dieu unit », d'établir des cloisons étanches entre l'unité de l'Eglise, qui est l'unité même du Christ, par laquelle Il est une seule Personne en deux natures, ce Christ avec lequel l'Église ne fait qu'un – et les signes extérieurs de cette unité. Parler, comme le font les Protestants et les Orthodoxes, d'une Église invisible, ou intérieure, ou charismatique, à laquelle s'opposerait une Eglise visible, institutionnelle ou « juridique », c'est, somme toute, transférer sur le plan du Christ mystique le dualisme que les vieilles hérésies appliquaient au Christ historique : Jésus, d'une part, et le Verbe de l'autre ; c'est du nestorianisme ecclésiologique. Dans ces conditions, je n'ai pas à me préoccuper pour l'instant des Eglises dissidentes, à définir leur nature. Mais, quant à l'Eglise-souche, à l'Eglise-Corps du Christ et Cœur de la Chrétienté, pas de doute : c'est celle qui se présente comme le protagoniste, à tout prix, de l'unité totale. C'est Rome. Avec de telles idées, Votre Éminence conviendra qu'il me serait difficile de rester soumis à son obéissance. Aujourd'hui plus que jamais, le monde déchiré par les haines et les rivalités – sur le plan moral et spirituel, plus encore que sur celui des intérêts matériels – a faim et soif d'unité, d'unité profonde et *vraie*. D'une unité fondée « en esprit et en vérité » : unité et unicité du Corps mystique, dans lequel nous devenons tous « un seul esprit avec le Seigneur » ; vérité de notre humaine nature, laquelle, même indissolublement vouée à l'unité, la manifeste par la diversité. Dans l'Orthodoxie actuelle, au lieu qu'une seule Église offre à Dieu la diversité de ses rites, je trouve plusieurs Églises n'ayant de lien que l'unité du rite. Sous le vernis d'une fraternité toute « conciliaire » – on sait ce que St Basile le Grand pensait de la fraternité des Conciles ! – ces Églises servent surtout d'*Intelligent Department* spirituel – de « gendarmerie religieuse » comme disait Napoléon – d'éclaireuses, modifiant leur politique religieuse selon les besoins momentanés de la politique gouvernementale : première servante de l'État, conscience religieuse de la nation, l'Église est servie et s'en fait gloire.

Mais l'État moderne est si puissant pour organiser la séduction et pour instiller la conviction, sa technique publicitaire prend si bien individu dès le berceau pour ne lâcher qu'au bord de la tombe, il fait appel à de si troubles complicités de chair et de sang au cœur même de notre nature, qu'à chaque

instant l'unité chrétienne, la fraternité chrétienne, l'universalisme chrétien, sont mis en danger ; leur équilibre n'est jamais qu'instable. Quand on voit les hommes comme ils sont – et les Chrétiens sont des hommes²⁶ – on ne sait que trop combien précaire et secondaire est la place qu'ils laissent au surnaturel. On consent à faire à « la religion » sa part, modeste et congrue : une petite heure les dimanches matins et dix minutes chaque jour, soir et matin, c'est bien assez ! D'ailleurs, « le bon Dieu n'en demande pas tant ! » Trop rares sont ceux, même parmi les dévots, pour qui la foi chrétienne et le service de Dieu par amour surnaturel sont bien ce levain « qui fait monter toute la pâte » de leur vie. L'esprit de clocher, la xénophobie, la vanité nationale, la médiocrité des âmes, la *duritia cordis* dénoncée par Jésus : tant de forces charnelles s'opposent à l'universalisme chrétien, d'ailleurs fortuit, accidentelle et précaire s'il ne provient pas d'une *conscience plénière de l'unité*. Ce que je consigne ici, Monseigneur, ce ne sont pas des formules ressassées par pur conformisme intellectuel ; car voici des mois que je rumine ces problèmes, et j'en arrive à des convictions jaillissant, non seulement de l'intelligence travaillant sur des concepts, mais de tout mon être, fécondé, comme dit l'Écriture, « pendant mon sommeil », jusqu'en des profondeurs instinctives.

L'Église de Jésus-Christ serait aujourd'hui muette, son message resterait inconnu du monde – transmis qu'il est, en ce Carême 1940, par des voix discordantes, peureuses, parlant la langue d'un peuple, d'une mentalité donnée, le don de la Pentecôte semblant perdu – si, dédaigneux des contingences politiques, mais les utilisant toute pour une fin qui les transcende, intransigeant et prudent à la fois, « colombe » et « serpent », usant d'habileté par pure charité, le Pape de Rome ne « prêchait la parole, insistant en toute occasion, favorable ou non, reprenant, censurant, exhortant... bien que soit venu le temps où les hommes ne supportent plus la saine doctrine, ayant la démangeaison d'entendre des choses agréables » à la nature (2 Tim, 4:2-3), et non ces « dures paroles qu'il est si rebutant d'écouter » (Jean, 6:60).

Si l'Eglise est vraiment la progéniture divine, elle ne peut, tant qu'il s'agit des principes, des normes constitutives de son existence, faire la moindre concession aux valeurs purement humaines. Elle ignore les hommes en tant

²⁶ Leur condition humaine, spirito-charnelle, leur vaut de ne connaître Dieu que « sous le voile des apparences terrestres ». D'où l'Incarnation. Pourquoi faut-il, car Dieu ne fait rien d'inutile, que la symbiose du fidèle et du Christ s'opère eucharistiquement, par manducation, sinon parce que le Christianisme associe étroitement, vitalement, la nature physique aux luttes et à la gloire de l'esprit ? Mais, alors, pourquoi seule l'unité chrétienne, la transpersonnalisation de la multitude, serait-elle privée de signe efficace ? Si nous adorons Dieu « en esprit », mais aussi « en vérité » – selon les données réelles et la vérité ontologique de notre nature – ne concluons-nous pas à la haute convenance d'un *signaculum* de l'unité fraternelle ?

qu' « animaux raisonnables ». Elle ne les conçoit, elle n'en tient compte, que pour autant qu'ils sont nés « de nouveau », « d'En-Haut » dit le Christ à Nicodème, c'est-à-dire en son propre sein maternel. Car elle est « toute cette famille, à la fois céleste et terrestre », dont parle l'Apôtre, et qui « tire son nom du Père qui est dans les cieux ».

Mais, dès lors, elle participe à TOUT ce qui, dans la nature divine, est susceptible d'explicitation créaturelle, de manifestation dans le monde. Or, ce TOUT, vivant et persistant, personnel, c'est le Verbe, en qui s'objective et prend figure la Sagesse. Et ce Verbe, depuis vingt siècles, est *incarné*. C'est donc en ce Verbe incarné que s'opère cette synthèse de Dieu et du monde qu'on appelle l'Église. Autrement dit, Dieu ne S'unit ni à Pierre, ni à Jacques, ni à Jean, mais à l'Église. Pierre, Jacques et Jean n'existent que s'ils sont membres de l'Église, que s'ils accèdent à son « plan » d'existence et niveau d'être, s'ils ont en elle leur commune vie transhumaine. « Mon Sauveur » – écrit Bossuet dans celle de ses *Méditations sur l'Évangile* qu'il consacre à la Cène – « mon Sauveur, que je sois de ce TOUT que votre Père Vous a donné, afin que Vous Lui donniez la vie éternelle ! » (Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, « La Cène », 1^{ère} partie, 4^{ème} jour).

À vrai dire, l'Église, de par sa mystérieuse nature et personnalité, est pour ses membres cette vie commune. C'est par la même constatation que débute *L'Orthodoxie* du P. Boulgakov. Mais on peut s'étonner précisément que la sophiologie de ce théologien de l'ait pas amené, en recherchant l'origine et le pourquoi du « théandrisme », à voir que l'Église est au-delà des vues de Dieu sur notre salut, au-delà de la zone toute relative que régit cet événement fortuit : la Chute, bien plus qu'une vie commune : le *principe* de cette vie²⁷, la réalité métaphysique que cette vie manifeste. Tous ces membres sont, au témoignage de l'Écriture, « abreuvés d'un seul et même Esprit ». Leur but final, c'est, d'après le texte grec de saint Jean (17:23), dans cette unité seulement qu'ils peuvent l'atteindre et le réaliser. Elle n'est donc pas une association d'hommes pieux. Le mystère du Corps mystique, c'est cela même : que, tout en étant plusieurs, nous ne formions cependant qu'un seul Corps. En mode analogique, l'Église reproduit en sa propre nature le mystère de la bienheureuse Trinité : unité absolue, diversité de personnes ; unité de l'être, diversité de l'action. Il va de soi qu'une analogie pareille ne peut être poussé trop rigoureusement. Mais ni trop peu non plus !

Si nous sommes tous « un », comme le Père et le Verbe *incarné* sont Un, c'est donc qu'une unité totale, ontologique, est possible entre Dieu et la chair qui manifeste l'esprit. Ce qui constitue l'unité trinitaire, c'est, entre autres, la nécessité de chaque Personne aux deux Autres. Le Père, par exemple, n'est Père, c'est-à-dire Lui-même, que parce qu'Il engendre le Fils et suscite

²⁷ Dans les divers *darçanas* du Védantisme, on fait remarquer que le *principe* d'un certain état d'être ne peut appartenir à cet état. Par exemple : le principe de la « manifestation universelle » n'est pas cette manifestation.

éternellement avec Lui l'Esprit²⁸. On ne pourrait même rêver que le Père fût Père sans Fils et sans Esprit, et inversement²⁹. De même, dans l'Eglise, chaque membre est nécessaire à l'autre, parce que le mode d'existence propre à l'Eglise, en tant qu'Adam nouveau et Christ total, n'est pas séparatif, fondé sur le quant-à-soi. Ce n'est pas le *tous* pour *un*, *un* pour *tous* du collectivisme, c'est le *tous* dans *un*, *un* dans *tous* de l'union mystique. Et il n'y a de membres que parce qu'il y a un Corps. S'affirmer membre en dehors du Corps, prétendre vivre de la vie propre au Corps en s'en séparant, est pure absurdité ; car chacun est membre du Corps et n'a d'existence *sui generis*, surnaturelle, théanthopique (c'est-à-dire humano-divine) qu'à ce titre. Hors le Corps, il n'y a plus de membres, mais rien que des individus, des animaux raisonnables, des créatures naturelles, ou plutôt dé-surnaturalisées par la Chute.

Il ne s'agit pas de nier la persistance de la responsabilité personnelle, ni de professer, à défaut du panthéisme, un « panchristisme » dit « mystique » qui semble se développer outre-Rhin, et qui voit les individus se perdre dans la *Personne* du Christ. Ce qu'on atteste ici, c'est l'unité vitale par la participation à la *nature* du Christ. Et cette unité, ce commerce intime de la vie, toute la Bible atteste qu'on en trouve la manifestation dans la réversibilité des mérites : depuis les justes dont la présence à Sodome eût sauvé cette cité, Salomon épargné « à cause de David son père », Abiam maintenu Roi pour la même raison, jusqu'à St Paul souhaitant « d'être lui-même anathème pour ses frères et parents selon la chair », « faible avec les faibles », « brûlant avec des scandaleux », parce que « lorsqu'un membre souffre, tous souffrent avec lui, et lorsqu'un membre est glorifié, tous s'en réjouissent avec lui ». Quoi qu'il manque « à la passion du Christ, je l'achève en ma propre chair – conclut enfin l'Apôtre – pour son Corps, qui est l'Église ». Sur quoi saint Thomas d'Aquin commente : « Le Christ et l'Église forment une seule Personne mystique, dont la tête est le Christ, et le corps tous les justes... Ce qui manque à la passion du Christ, *c'est-à-dire de l'Église entière*, dont le Christ est la tête »³⁰.

Je ne puis qu'effleurer ici cette doctrine de l'unité du Chef et des membres. Elle n'a rien de métaphorique, de réservé. Car, non seulement « vous êtes tous un seul (homme) dans le Christ Jésus », selon les mots de St Paul et devez « parvenir à cette unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, de manière à former ensemble l'homme parfait réalisant la stature achevée du Christ » (Eph, 4:13), mais, au-delà même du purement et proprement humain, l'Apôtre voit dans le monde physique absolument « toutes choses », pour conclure qu'elles doivent être « récapitulées », rassemblées en une seule tête, comme les membres d'un Corps unique, « dans le Christ ». Dieu, commente ici le père Prat, veut sauver tous les hommes « en les

²⁸ Faut-il préciser qu'*éternellement* ne comporte pas la moindre nuance d'*antériorité* par rapport au monde ?

²⁹ C'est la vieille controverse médiévale : *generat quia Pater, aut Pater quia generat ?*

³⁰ St Thomas d'Aquin, *Commentaire de l'Épître aux Colossiens*, Paris, 1927, p. 49.

identifiant avec son Fils bien-aimé dans l'unité du Corps mystique »³¹. Et le père Salet, qui cite Prat, conclut : « Il n'y a qu'un homme³² : le Christ, en qui nous vivons. Dieu n'aime que son Fils en qui Il nous voit »³³. La tradition patristique est ici copieuse et formelle. Je ne citerai que quelques brefs passages, que j'emprunte à l'œuvre capitale du regretté Père Mersch, *Le Corps mystique du Christ* :

St Méthode d'Olympe : « Dieu nous appelle tous à *devenir saints en un seul homme parfait*. Un seul homme, en effet, est le Fils de Dieu, et c'est par Lui que nous recevons la régénération qu'opère l'Esprit Saint. Aussi devrions-nous tous *constituer un seul homme parfait et céleste* ».

St Cyrille d'Alexandrie : « Le caractère de Fils unique est devenu propre à l'humanité dans le Christ, parce qu'elle est unie au Verbe selon l'économie du salut »³⁴.

Augustin: « *Tous les hommes, dans le Christ, sont un seul homme, et l'unité des Chrétiens ne fait qu'un seul homme...* Les Chrétiens, avec leur tête, *forment un seul Christ*³⁵ ; il ne faut pas dire qu'Il est un et que nous sommes multitude, mais que *nous, la multitude, en Lui, sommes un*. Il y a donc *un seul homme* : le Christ tête et Corps »³⁶.

St Thomas d'Aquin : « La tête et les membres sont comme *une seule personne mystique* ». Le R.P Salet, à qui nous empruntons cette citation, ajoute : « un commentateur pénétrant de saint Thomas notait... que son explication du mérite du Christ postule une « identité entre Sa nature individuelle et la nature humaine »³⁷.

Lessius³⁸ : « Le Christ est l'hypostase de tous les justes. Tous dépendent de Lui. Tous, Il les tient debout, les porte et, par une généreuse extension de Son esprit, qu'il a reçu du Père, les vivifie et les rend fils de Dieu. Car tel est, en effet, l'esprit du Christ que, loin d'être limité par les bornes de son humanité, il les déborde et s'épanche sans limites, de manière à pouvoir vivifier³⁹ tous les hommes, même s'ils étaient une multitude infinie »⁴⁰.

Bossuet fait dire au Sauveur : « Ils sont Mes membres vivants, ce sont d'autres Jésus-Christ, d'autres Moi-même... Le Père Éternel ne voit en eux que Jésus-Christ : c'est pourquoi Il les aime par l'effusion et l'extension du

³¹ F. Prat, *La Théologie de saint Paul*, t. I, p. 369.

³² Cette formule amorce logiquement celle du P. Mersch : *fili in Filio*.

³³ G. Salet, *Le Christ notre vie*, Paris, 1937, p. 11.

³⁴ *De Incarn. Unigeniti*, P.G., 75 : 1229. C'est bien au *singulier* que l'humanité devient, par grâce et identification à Jésus-Christ, *le Fils unique*.

³⁵ La vie individuelle des Chrétiens n'est pas abolie : *non tollitur, sed mutatur* ; elle devient « transpersonnelle », dit K. Adam. Dans la mesure où la multitude est « dans le Christ », précise saint Augustin, elle ne fait qu'un seul homme.

³⁶ *Enarr. in Ps*, 29:11 ; *In Ps.*, 137 ; *In Joan*, 108, 111 ; P.L., 35:1916, 1929.

³⁷ Il s'agit du chanoine Glorieux, dans la *Revue des sciences religieuses*, t. X, 1930, *apud* Salet, *op.cit.*, p.13.

³⁸ Leonardus Lessius, jésuite et théologien belge du XVI^e siècle.

³⁹ De la vie divine, surnaturelle, ou comme disent les Orthodoxes, plus précisément « théandrique ».

⁴⁰ *De Perfect. Divinis*, l. 12, C.11, n°75.

même amour qu'il a pour Jésus-Christ même... Il (Jésus) commence par demander que son Père Le glorifie, *et cette glorification se termine à nous en faire part*⁴¹ ; en sorte que la perfection de la glorification de Jésus-Christ soit dans la nôtre ; ce qui nous unit tellement à Lui que le Père même ne nous en sépare point dans son amour »⁴². S'il manque un achèvement à l'humiliation douloureuse du Fils de l'Homme (Col, 1:24), Bossuet semble suggérer qu'il en est de même pour sa gloire. Il est vrai qu'une fois de plus, l'étroite union de la tête et des membres permet d'attribuer au Christ « mystique » ce qui revient au Christ « historique ».

Pour des Orthodoxes, dont l'Esprit s'est formée dès l'enfance dans une atmosphère au moins implicitement saturée de patristique orientale, ces notions sont courantes, elles vont de soi. J'ai voulu vous montrer, Monseigneur, que les « Latins » n'y sont pas fermés autant que vous me le disiez récemment. C'est ainsi que le R.P. Salet, par exemple, commente le texte cité plus haut : « Le Christ total est collectif, et la collectivité chrétienne, une dans le Christ... Cet homme déterminé, et posé comme individu, le Christ, n'est pas un homme juxtaposé à d'autres âmes. Cette conception atomique et spatiale est complètement fautive dans le cas de Celui qui est le Premier-né de tout le genre humain⁴³. Le but de l'Incarnation n'est pas qu'il y ait un homme de plus parmi les hommes, fût-il un homme parfait, l'Homme-Dieu, mais bien que soit constitué un Homme-Dieu récapitulant l'humanité : "*Il y a un homme unique jusqu'à la fin des temps*"⁴⁴. Le Verbe incarné n'est pas *un homme* dans l'humanité mais *l'Homme* qui porte l'humanité, non pas une unité dans la foule, mais l'unité de la foule ; un homme individuel sans doute, mais qui est l'Unité même⁴⁵. Ainsi, chacune des actions de l'Homme-Dieu, parfaitement individualisée dans le cadre étroit de l'espace et du temps, c'est aussi une action universelle et séculaire. Par l'Incarnation, le Christ est venu

⁴¹ Dans la prière sacerdotale de Jésus (Jean, 17), l'idée de gloire, impartie aux disciples et à « ceux qui croiront par eux », est intimement liée à celle d'unité ; celle-ci réalise pleinement et manifestement – *sicut in coelo et in terra* – la « terminaison », le parachèvement de l'Incarnation.

⁴² *Méditation sur l'Évangile*, La Cène, deuxième partie, 65e jour : *Les élus aimés de Dieu en Jésus-Christ*.

⁴³ De tout le genre humain... et de la création, car Il est « le principe de la création de Dieu... le premier-né de la création tout entière... toutes les choses en Lui leur consistance (car) tout ce qui est devenu était vie en Lui » (Apoc, 3:14 ; Col, 1:15-17 ; Jean., 1:3-4).

⁴⁴ St Augustin, *In Ps.*, 85:5 ; P.L. 37:1085.

⁴⁵ Le Messie, dit Soloviev dans ses Conférences sur le Théandriste (nous résumons), est Sauveur parce que Médiateur. Mais le Médiateur par excellence c'est l'homme non déchu, que son être propre situe au point même où prennent contact les mondes visible et invisible. C'est donc l'Homme – par antonomase – *ha-Adam*, l'humanité d'avant la chute, *une* alors, que Dieu constitue Médiateur collectif entre les univers spirituel et matériel. Mais, de par la Chute, Adam-Messie cesse d'exister, si bien que Dieu procède en quelque sorte à une création nouvelle : le Nouvelle Adam Se fait, Lui aussi, collectif. À Lui et à l'Église, son Épouse, il est enjoint : « Croissez et multipliez ! ». Mais ce Messie collectif reste *un*, car « c'est l'ordre de la créature de ne pouvoir représenter que par la pluralité ramassée l'unité immense d'où elle est sortie » (Bossuet).

dans le monde, mais aussi le monde se trouve dans le Christ⁴⁶. Le Christ est dans l'histoire ; mais, mieux encore, l'histoire est dans le Christ. L'épopée rédemptrice se déploie toujours. Le Salut ne consiste pas en ce que le Sauveur, par sa vie terrestre, aurait obtenu que nos vies, simplement juxtaposées à la sienne, devinssent méritoires⁴⁷. Toute l'histoire des rachetés est incluse dans l'histoire du Rédempteur ; l'histoire du Rédempteur ne sera vraiment dite que dans l'histoire des rachetés »⁴⁸. Et, après une allusion à Jean 14:12 – « celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes » – le P. Salet cite St Irénée : « Par le Verbe de Dieu, tout est sous l'influence de l'économie rédemptrice, et le Fils de Dieu a été crucifié pour *tout*, ayant tracé le signe de la croix sur *toutes choses* »⁴⁹. Il conclut : « Il ne s'agit pas, bien entendu, de déprécier la valeur sanctifiante de l'imitation du Christ », le fidèle se trouvant alors devant Lui comme la copie devant le modèle. Mais « notre imitation est, en sa réalité la plus profonde, une continuation... Impossible d'être avec le Christ si l'on n'est pas *dans* le Christ. On est Chrétien qu'en étant le Christ... Ce n'est que dans les fidèles, et par eux, que le Christ, peut mener cette vie séculaire qui fait partie du plan providentiel »⁵⁰.

De même que, sur le plan naturel, la Providence se sert des événements et fait concourir toutes les volontés, même rebelles, à la réalisation de ses décrets, de sorte que « nous accomplissons librement des actes nécessaires »⁵¹, ainsi, sur le plan surnaturel, les actes du Christ, à la fois « individualisés dans le cadre étroit du temps et l'espace » et « universels et séculaires », loin d'empiéter sur le libre arbitre des Chrétiens, les délivrent de « l'antique servitude qui les tient sous le joug du péché ». Certes, il peut apparaître impossible, à l'« homme charnel », de concilier cette compénétration du Christ et du Chrétien, grâce à quoi Celui-là « opère en celui-ci le vouloir et le faire » (Phil, 2:13), « prévenant nos actions, en nous portant à les vouloir, et nous les faisant mener à son terme par son secours, de telle sorte qu'en Lui seul nos prières et nos œuvres aient leur principe et leur fin » ; mais c'est là « parler à la manière des hommes, à cause de la faiblesse de la chair » (Rom, 6:19). En réalité, être « affranchi du péché », c'est être « esclave de la justice » (*ibid.*, 6:18). Il s'agit pour les rachetés, de « se comporter comme des hommes libres... c'est-à-dire comme des serviteurs de Dieu » (1Pierre, 2:16). Dès lors, « délivrés par le Fils », par l'appartenance à son Corps, par l'intégration au circulus de sa vie, par la participation à sa nature, enfin nous voici « *vraiment* libres » (Jean, 8:36).

⁴⁶ F. Heiler reproche au Protestantisme, dans *Die Kirche im Ringen*, d'avoir, dès ses origines et *crescendo*, en quelque sorte, cantonné le Christ dans le rôle purement anthropocentrique de Sauveur ; le Christ catholique, dit-il, est le Logos, le « Christ total ».

⁴⁷ C'est pourtant cette déformation du dogme catholique, cette caricature, que trop de Protestants prennent encore pour notre doctrine de la justification.

⁴⁸ Salet, *op.cit.*, p.

⁴⁹ *Demonstr.*, 24 (cité par Salet, *op.cit.*, p.18)

⁵⁰ Salet, *op.cit.*, pp.21-22.

⁵¹ La formule est de Léon Bloy.

L'Apôtre illustre cet apparent paradoxe par son propre exemple : « Avec le Christ, je fus crucifié. Et, désormais, ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi. Et la vie que, pour l'instant, je mène (encore) dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui S'est donné pour moi » (Gal, 2:20). À supposer que Paul perdît cette foi, il ne serait plus resté qu'un fantôme, une ombre de son véritable lui-même : l'homme « naturel », cadavre de l'homme « portant en lui l'image de l'Anthropos céleste » (1 Cor, 15:49).

Je m'excuse d'insister sur cette quasi-substitution du Christ, en tant que tête du Corps unique, à la multitude des Chrétiens, mais cette vérité me paraît fondamentale et indispensable à mon exposé. Je ne pourrais d'ailleurs faire mieux que de citer le Père Salet⁵² : « Nous sommes le Corps du Christ : *Le corps, dans l'ordre de la nature, dit saint Thomas, est le complément de l'âme ; car, sans les membres qui la complètent, elle ne pourrait pas exercer pleinement ses opérations, ainsi en est-il du Christ et de l'Église*⁵³. Ce n'est que dans les fidèles et par eux que le Christ peut mener cette vie séculaire qui fait partie du plan providentiel. C'est dire que nous lui sommes, en un certain sens, nécessaires ; il dépend de nous que le Verbe incarné rayonne plus ou moins lumineusement »⁵⁴ ... « L'Évangile total du Christ prolonge ses mystères dans l'âme de ses fidèles pour que l'histoire du Christ arrive à toute sa vérité... L'Incarnation est pour tous les hommes ; mais ne pourrait-on pas dire que l'Incarnation est *par* tous les hommes ?⁵⁵

« Peut-être convient-il davantage de rappeler combien cette même doctrine est par excellence *unifiante*⁵⁶, et dans quel sens plénier, elle nous autorise à dire le *vivo ego jam non ego*. Sans doute, l'union réelle avec le Christ se fonde sur la communication de la vie divine à nos âmes. La grâce des Sacrements, fût-elle à peu près insensible et sans retentissement psychologique appréciable⁵⁷, nous donne avec le Christ, une continuité de vie que le vocabulaire de l'union humaine est impuissant à exprimer : « Quand nous recevons en nos corps cet Unique, cet Indivisible, dit Cyrille d'Alexandrie c'est à Lui plutôt qu'à nous que nos membres appartiennent »⁵⁸. Mais cette

⁵² Ces citations nous paraissent d'autant plus utiles qu'en 1946 un théologien, attaché à une curie épiscopale, ayant lu une partie de cet ouvrage manuscrit, nous reprochait de « sacrifier totalement la personnalité des Chrétiens par une accentuation équivoque de la théorie communautaire ». Le lecteur appréciera...

⁵³ *In Epist.ad.Eph.*, 1:8.

⁵⁴ Salet, *op.cit.*, p.23.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 25

⁵⁶ C'est nous qui soulignons.

⁵⁷ Précisément, la position catholique, en matière d'unité ecclésiastique, est « ontologique » ; l'orthodoxe, « psychologique ». C'est toujours la différence entre l'unité et l'unisson. Où les premiers voient dans l'unité une « union ontologique profonde », au-delà même du conscient, dans l'*être*, les seconds la tiennent pour une « amitié », un *sobornost*, un assentiment fraternel dans l'*ente*. C'est confondre le principe et sa manifestation.

⁵⁸ *In Joan.*, 17 :20-21 ; P.G., 76:50.

union ontologique profonde⁵⁹ doit s'épanouir consciemment en amitié. On entend bien que cette union profonde n'est pas confusion, que nos personnalités subsistent, qu'elles ne sont jamais absorbées par le Christ. Mais nous devons nous souvenir, aussi, qu'en pareil sujet le langage philosophique le plus précis est approximatif et impuissant⁶⁰ à traduire la réalité surnaturelle ». Quant au langage métaphorique, il est, lui aussi, déficient ; et l'union du Christ et des Chrétiens est rendue très imparfaitement par l'imagerie du Cep de vigne⁶¹ et du Corps, ou par l'imagerie plus dépouillée et juridique de la Société. Il ne s'agit donc pas de « réaliser » ces images, ce serait à la fois trop et trop peu. St Hilaire, commentant le texte évangélique de la *Cité sur la Montagne*, en fait l'application à Notre-Seigneur : « Le Christ, parce que nous sommes en Lui rassemblés, devient une Cité »⁶². Mais... le lien qui nous unit au Christ est tout autre qu'un lien social. Nous sommes un seul Corps, non point de par la continuité de vie physique, mais en vertu d'une union qualitativement différente et d'ailleurs beaucoup plus étroite⁶³. St Jean Chrysostome, expliquant ce qu'est « l'unité de l'esprit » ne craint pas de dire : « L'esprit est donné pour unir tous ceux qui étaient divisés par la race et les mœurs... Et ils sont plus unis que s'ils étaient un seul corps »⁶⁴.

« Le Christ et moi, continue le père Salet, restons deux personnes distinctes. Mais cette distinction "ontologique" des personnes, nécessaires pour éviter un panchristisme chimérique⁶⁵, ne saurait nuire à l'union profonde. La doctrine de la sainte Trinité est là pour nous rappeler toujours, en nous révélant le mystère de la charité même, dont la perfection consiste en ce qu'il y ait trois *JE*, sans qu'il y ait *LE MIEN* et *LE TIEN*... Commentant la doctrine Cajetan ne craint pas de déclarer : « Toutes mes actions vitales ne sont plus mes actions : elles ne viennent plus de moi, elles viennent du Christ »⁶⁶. Et l'un des grands spirituels du 17^e siècle, découverts par Brémond, écrivait : « Nous sommes toujours deux qui sommes inséparables : Notre-Seigneur

⁵⁹ St Thomas, *In cap.4 ad Eph.*, l.3 (cité par Salet) : « *A Christo... compaction perfidem... colligatio per subministrationem caritatis... actualis membrorum operatio* ».

⁶⁰ Il est souvent d'autant plus « approximatif et impuissant » qu'il est « précis lorsqu'il analyse, dissocie, dissèque, disloque l'autopsie, pour en faire d'abstraites et cadavériques *dissecta membra*, l'unité concrète du vivant. Ce fut un des thèmes favoris de Newman.

⁶¹ Bérulle, *Œuvres de piété*, 665 (cité par Salet) : « Cette vérité est plus réelle et plus importante que la réalité du Cep et de la Vigne, qui n'en est que l'ombre et la peinture ».

⁶² Comparer la parabole de l'Église, à la fois Femme et Cité, au chapitre 10 du 4^{ème} Livre d'Esdras.

⁶³ Ceux qui deviennent « un seul esprit avec le Seigneur, une « seule plante avec Lui », dit saint Paul. De par l'essence même de l'esprit, sa symbiose doit être plus unifiante, plus « conformant » que celle de la chair. Si l'homme, surtout surnaturalisé, est créé à l'image de Dieu (non seulement Créateur, mais, dans le cas du Chrétien, Trinité), l'unité des Personne divine doit trouver dans l'humanité son analogue.

⁶⁴ *In Eph.*, 4

⁶⁵ Ce panchristisme a été condamné en 1943 par l'Encyclique sur le Corps mystique. Son « manifeste » principal est l'ouvrage de K. Peltz, *Der Christ als Christus*, Berlin, 1940. On ne sent pas avoir remarqué l'influence de la thèse anthropotrope du *Christus aller Erde*, qui a conquis jusqu'à des théologiens luthériens comme F. Rittelmayer.

⁶⁶ *In Galat.*, 2 :19 (cité par Mersch, *op.cit.*, t.II, p.257)

Jésus-Christ et moi ; Lui comme mon tout et moi comme une partie de Lui. Ainsi, en me donnant à vous, Seigneur, je Vous donne toujours avec moi Jésus-Christ, et ce n'est jamais qu'en Sa personne que je parais devant Vous... Ne me regardez donc jamais comme moi-même, (mais) toujours comme membre de Jésus-Christ. Ne me refusez jamais l'oblation que, Vous faisant de moi, je Vous fais plus de Lui que de moi-même »⁶⁷. Le père Surin exprime la même idée : « C'est en Lui et par Lui qu'on agit, qu'on parle, qu'on désire, qu'on s'attriste, qu'on se réjouit ; sans que l'âme puisse reconnaître en soi d'autres principes de ses actions et de ses divers sentiments que Jésus-Christ vivant et agissant en elle »⁶⁸. N'est-ce pas ainsi, d'ailleurs, que l'homme retrouve la vérité de sa nature profonde, puisqu'il n'est posé dans l'être et ne subsiste que comme une relation au Créateur⁶⁹, et puisque le Chrétien, par tout lui-même, est en relation avec le Christ – Bérulle dit : *est* une relation au Christ : « Nous devons tous désirer n'être que relation vers Lui, tout notre être devant être anéanti par la grâce... et n'être que relation. Nous sommes une pure capacité de Lui, tendant à Lui et remplie de Lui »⁷⁰... « Jésus-Christ, dit Saint-Jure, est l'air spirituel que nous devons continuellement respirer »⁷¹. Et un autre Jésuite, Guilloché, n'hésite pas à déclarer : « L'obligation (d'être animé de l'esprit de Jésus) en est, indifféremment, à tous les Chrétiens ; et si vous me dites qu'il en est très peu qui entendent et encore moins qui pratiquent cette *vie de Jésus*⁷², je vous réponds aussi que cela même est pitoyable dans le Christianisme, mais que l'obligation n'en est pas moins grande »⁷³. Tel est le significatif témoignage du R. P. Salet, S.J.⁷⁴.

* * *

Ainsi – et l'Alliance se conçoit-elle sans normes ? – Il n'y a de Chrétiens que dans l'Église. On est du Christ et au Christ que dans la mesure où l'on est « membre », et l'on est membre que pour autant qu'il y ait un Corps ; c'est seulement à ce titre que l'on accède à l'existence nouvelle, « d'En-Haut », dont parle Jésus à Nicodème. Cette appartenance au Corps, cette *membership*, constitue le Chrétien dans l'être proprement ecclésial, identique à la divinité participée (par grâce). Peut-on, dans ces conditions, imaginer de

⁶⁷ Noulleau, dans Brémond, *op.cit.*, t. VII, p.225.

⁶⁸ *Catéchisme spirituel*.

⁶⁹ L'impartition de l'être surnaturel, même si elle coïncide avec la création de l'homme « naturel » constitue en soi une supercréation, « nouvelle » dit Jésus à Nicodème. Le Chrétien n'accède donc de la nature à l'état « théandrique », n'existe donc dans le monde surnaturel, que pour autant que Dieu le connaît pour tel (Galates, 4:9). Or en fait d'homme « théandrique », Dieu, depuis la Chute, ne connaît que le Christ, entendons : le Christ plénier. Hors ce Christ-là, donc hors l'Église, point de salut.

⁷⁰ *Œuvres de piété*, 118 ; Lettres, 1358 (cité par Salet).

⁷¹ Union avec Jésus-Christ, 36.

⁷² Laquelle est une et indivisible, à travers tout le Corps mystique : *divisus est Christus ?*

⁷³ *Maximes spirituelles*, dans Brémond, *Introd. à la philosophie de la prière*, p. 263 (cité par Salet)

⁷⁴ Salet, *op.cit.*, pp. 27-35.

diviser l'église, de la faire vivre en tronçons séparés, comme un lombric, comme une forme de vie inférieure ? Mais cette indissoluble unité (la « robe sans couture » et tout d'une pièce, certes « bariolée »⁷⁵ mais indivisible), si elle s'exprime et se notifie par les Sacrements, « petits » mystères manifestant le « grand » – celui de l'Église comme telle – c'est en vertu du schéma d'incarnation : « Puisque les enfants (que le Père a donnés au Prince du salut) participent au sang et à la chair », à l'incarnation « symbolique », au « Signe » physique, « ce Prince lui-même y a participé... car, assurément ce n'est pas à des Anges (incorporels) qu'il vient en aide, mais à la (véritable et corporelle) postérité d'Abraham. Il a donc dû se rendre pareil en toutes choses à ses frères, pour pouvoir être pontife miséricordieux et fidèle » (Hébr, 2:14-17). Cette ressemblance totale exige donc que le Christ tout entier – Celui qui reste le « même : hier (en Judée), aujourd'hui (dans l'Église) et éternellement (dans la Sion céleste) » (Hébr, 13:8) – ait part à quelque corporéité : celle-ci devra, par conséquent, exprimer et manifester l'unité de la Personne théandrique du Christ complet et parfait.

Autrement dit, le Corps mystique, tant que le Seigneur ne sera pas revenu dans la gloire, est une Église d'Anges et d'hommes, donc d'esprit et de chair, mi-lumière, mi-ténèbres (« comme la lune » note Saint-Augustin). Au témoignage de saint Pierre (reprenant au Seigneur l'image de la Maison bâtie sur le Roc), l'Église est donc, ici-bas, une maison spirituelle – telle, bien déterminée et nulle autre – une cité *Cujus participio ejus in idipsum*, un sacerdoce royal, une race d'élection, une nation sainte, un peuple choisi, une postérité d'Abraham (et non plusieurs, saint Paul y insiste), et, si l'on n'y tient, une société, édifié, (construite) selon les règles d'une saine et sage architecture, « maison de Dieu en esprit », c'est entendu, mais tout ce qu'il y a de plus « maison », c'est-à-dire assemblage solidement cimenté, cohérence et commune solidité.

Cette Église d'ici-bas devra manifester l'unité divine, tout comme son Maître, dans une humiliante et scandaleuse « forme d'esclave », tant qu'il n'y aura de salut « qu'en espérance », tant que nous n'aurons reçu que les arrhes de notre héritage (ici, les textes pauliniens surabondent). C'est donc sous le voile des Mystères sacramentels que se fera l'union désirable et salvatrice. Ce qu'il s'agit d'opérer, écrit St Ignace d'Antioche aux Magnésiens voici tout juste 1.848 ans, c'est « une unité à la fois charnelle et spirituelle ». Or, l'Eglise est cette unité. Tout son être est sacramentel, « symbolique », et les sacrements traduisent en formules et gestes sociaux, « extérieurs » et visibles, cette sacramentalité intérieure et essentielle : l'Eglise est le visage de la Grâce.

St Paul, lorsqu'il recourt à son image favorite du Corps n'a jamais en vue je ne sais quelle gelée protoplasmique, quelle forme invertébrée, aux fonctions indifférenciées et confuses. Pour lui l'Eglise est un authentique organisme, cohérent, coordonné, rigoureusement adapté en toutes ses parties à toutes ses fonctions, qui sont diverses, variées et hiérarchisées. Il écrit aux Romains:

⁷⁵ Jean, 19:23 ; Eph, 3:10 ; Genèse, 37:3.

« De même que nous avons plusieurs membres dans un même corps, et que tous n'ont pas la même fonction, ainsi nous ne faisons tous ensemble qu'un seul Corps dans le Christ, et nous avons des dons différents » (Rom, 12:4-8). Au chapitre 12 de la 1ère aux Corinthiens, l'Apôtre rappelle que, « dans le Christ », dont le corps humain est un analogue, « tous les membres, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul » et même organisme. Il dit ensuite : Si « Dieu a placé chacun des membres dans le corps comme Il l'a voulu », pour y accomplir une besogne particulière intégrée dans la vie totale et une du corps, c'est précisément « *pour qu'il n'y ait pas de division dans le corps* » (1 Cor, 12:25). C'est un organisme en pleine croissance, une délicate et vivante machine de haute précision, qui, « rigoureusement coordonnée et unie de manière compacte par l'intermédiaire des liens d'un mutuel secours (entre les membres), et suivant l'activité (qu'exerce) pour son compte chacun d'entre eux, réalise son développement de corps en vue de se construire dans l'amour » (Eph, 4:16). Et c'est du Christ, bien entendu, que, « tout entier, le corps, régulièrement entretenu et uni de manière compacte par les liens et les jointures, se développe par la croissance qui lui vient de Dieu » (Col, 2:19).

Voilà donc plus qu'une métaphore ; une analogie, un parallèle, que l'Apôtre pousse jusqu'aux plus minimes détails, eux aussi significatifs (cf. 1 Cor, 12:15-26). Où voit-on qu'il ait eu en vue un corps physique, visible, pourvu d'organes et de membres tangibles, un organisme matériel destiné à manifester le spirituel, mais dont la tête, seule, serait invisible ? Un corps décapité, du moins sur ce plan de *manifestation* où Dieu l'a mis, précisément pour remplir son rôle de corps, qui est d'être vu ? Il est communément admis, dans l'Église orthodoxe – où, depuis les Pères grecs, et surtout depuis le pseudo-Denis et Grégoire Palamas, l'angélologie est bien plus développée qu'en Occident – que, si nos Anges nous représentent devant la Face du Père (Matt,18:10), nous sommes leurs mandataires ici-bas. L'Église étant constituée *ex Angelis et hominibus*, les hiérarchies d'esprits purs prennent part, suivant l'Apocalypse, à la Liturgie éternelle dans les cieux. S'ils y présentent « les prières des Saints », c'est parce que nous-mêmes les invitons à « porter nos offrandes sur l'autel d'en-haut, sous le regard même de la divine Majesté ». En revanche, nous remplissons leur office ici-bas. La Préface de la Messe romaine nous convie à clamer sur terre leur hymne d'exultation collective. Et la Liturgie orthodoxe, au moment solennel de la Grande Rentrée, a ce cœur émouvant du peuple fidèle : « Nous qui, mystiquement, figurons les Chérubins, glorifiant par l'hymne trois fois sainte la vivifiante Trinité... »

Ainsi, le Christianisme, seul, a réalisé le vieil adage hermétique : « En-bas comme en-haut, en-haut comme en-bas »⁷⁶. Comme dit l'Apôtre – aux Éphésiens et aux Philippiens – le Corps du Christ s'édifie par soutien mutuel de *toutes* ses parties, les Anges et les hommes étant « compagnons de

⁷⁶ C'est la formule de la Table d'Emeraude. Le christianisme exprime cette vérité plus simplement et plus concrètement : *sicut in coelo et in terra*.

service étroitement associés » (Apoc, 19:10 et 22:9). Le moindre membre, organe, joint ou lien du Corps mystique a sa contrepartie invisible et céleste ; l'organisme entier est donc, au sens patristique du terme, « symbolique », amalgame d'invisible et d'humain. La tête, seule, selon l'actuelle Orthodoxie, resterait rigoureusement métempirique, transexpérimentale. L'harmonie et la règle seraient rompues à son seul profit. Aux yeux du monde, à qui le Corps *entier* doit suggérer la présence du Chef, l'Église, le Christ total, achevé, parfait, plénier, apparaîtrait, en vertu d'une manifestation tronquée, non plus comme une Épouse « glorieuse, sans tache, sans ride, ni rien de semblable » (Eph., 5:27) mais comme une Femme sans tête, un monstre. Je n'ai jamais vu, Monseigneur, de « décapitée parlante » qu'en mon enfance, dans les baraques foraines. Encore était-ce un effet de trucage.

Mais l'unité même de l'organisme assure et garantit la différenciation des membres et des fonctions. Il faut à l'Église « des serviteurs, par le ministère desquels ses membres parviennent à la croyance », des « majordomes des divins mystères » (1 Cor, 3:5 et 4:1). Comment, en effet, pourrait-on « croire en Celui dont on n'a pas entendu parler ? Mais, d'autre part, comment entendre parler de Lui, s'il n'y a personne qui prêche ? Et qui prêchera, si personne n'en reçoit mission ? » (Rom, 10:14-15). Ce caractère « missionnaire » constitue un des éléments de l'apostolicité ; aussi, l'Église envoie-t-elle partout ces ambassadeurs, qui sont ceux du Christ parfait (2 Cor,5:20). Elle s'organise comme « une cité sur la montagne » ; elle a ses propres « citoyens ». C'est un « édifice bien coordonné », j'allais dire : maçonné au ciment romain...

Aussi, Dieu Lui-même a-t-Il voulu que « les uns soient Apôtres, les autres prophètes, d'autres évangélistes, certains encore pasteurs ou Docteurs pour le perfectionnement des élus⁷⁷, en vue de l'œuvre du ministère, qui est l'édification du Corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi... C'est du Christ que ce Corps tout entier, solidement rejointé, formant un tout compact grâce à la collaboration de toutes ses parties, tire sa croissance, pour autant que tous y collaborent, et se construit ainsi dans la charité » (Eph, 2:19-22 et 4:11-16)⁷⁸. Cette charité n'a donc rien d'invisible ou de secret ; « elle brille devant les hommes », puisque son exercice consiste essentiellement à vivre de la vie commune (Actes, 2:42-46), sans aucun quant-à-soi spirituel, et à ne rien faire, ne rien dire, penser, vouloir, ou désirer qui soit séparé, schismatique, qui ne se réfère à toute l'Église de Dieu (1 Cor, 13:5 ; Phil, 2:4). C'est pourquoi Paul tout comme les Douze, établit « par le Saint Esprit » des Évêques, « pour paître l'Église du Seigneur » (Actes, 20:28). Cette hiérarchie « diaconale » a pour fonction de « manifester l'Esprit pour le bien commun » (1 Cor, 12:4), afin que « le Corps soit tout entier nourri

⁷⁷ Ce « perfectionnement », le Seigneur nous avertit au chapitre 17 de saint Jean qu'il ne se réalise que « dans l'unité » et dans une unité au moins analogue à celle des Trois Personnes.

⁷⁸ La traduction du même texte qu'on a lue plus haut est plus littérale, tend à rendre les nuances du texte grec ; celle-ci s'efforce d'en rendre plutôt l'esprit.

et solidement lié en un seul tout par des jointures et des liens » (Col, 2:19)⁷⁹. Rappelons une fois de plus que l'ancienne Eglise ignorait notre dualisme actuel, si rigide « géométrique », et sans doute cartésien d'origine ; le visible et l'invisible ne formaient à ses yeux qu'une seule réalité. On comprend, dès lors, le mot de St Augustin: « Pour vivre de l'Esprit du Christ, il faut commencer par être dans le Corps du Christ ». Il n'y a, en effet, suivant l'Apôtre, et il ne peut y avoir, qu' « un seul Corps, un seul Esprit, une seule espérance commune, en vertu de l'unique appel divin, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême », et cette unité doit être sauvegardée, coûte que coûte, par le lien pacifique, par la corrélation vitale des communautés locales. L'Eglise, conclut St Paul, évitera donc jusqu'au simple contact des fauteurs de schisme (c'est déjà l'excommunication) : tous ses membres fuyant comme la peste tout sens propre et toute division, seront parfaitement unis, en ayant tous ensemble qu'une seule mentalité, qu'une seule foi. Timothée ne confiera la charge du ministère qu'à des hommes sûrs, pour qu'ils enseignent de même autrui (Rom, 16 :17 ; 1 Cor, 1:10 ; 1 Tim, 6:3, 20-21 ; 2 Tim, 1:13-14 ; 2:2 ; 3:14) : *Unité première servie...*

Telle est, vers la fin du premier siècle, la tradition des Apôtres, telle que la connaissent Clément de Rome et Ignace d'Antioche : l'Eglise, Corps du Christ, a pour « âme » et principe d'unité l'Esprit-Saint. Elle doit tendre à manifester aux hommes cette unité. Qu'elle l'abandonne, qu'en elle prévalent les tentations de l'individualisme et du sens propre, les puissantes et troubles séductions de l'intelligence, ou de la « chair » et du « sang » : du coup, elle trahit sa mission et son être même ; elle renie sa raison d'être et sa nature. Et le monde, sceptique et narquois, se demandera : si l'Église n'est pas en mesure de réaliser en son propre sein l'unité, quel message de réconciliation peut-elle m'apporter, comment ose-t-elle prétendre « rassembler tous les peuples pour n'en faire qu'un seul »? Elle fait mentir les Prophètes !

* * *

En Pierre – le « coryphée »⁸⁰ – je vois l'organe de cette unité. Jusqu'à ce que le Seigneur revienne, Pierre ne cesse de paître les brebis. À moins d'admettre, avec l'École eschatologique, que le Sauveur partageait l'erreur de la génération apostolique quant à l'imminence de la parousie, il faut conclure que Jésus travaillait, non seulement pour le moment immédiat, mais aussi, et tout autant, pour l'avenir le plus lointain. Jusqu'à ce que revienne le Christ, Jean, comme nous le révèle le dernier chapitre du IV^{ème} Évangile, Jean devra

⁷⁹ Voir note ci-dessus.

⁸⁰ Ainsi le qualifie la prière de la VIII^e Onction dans le rite orthodoxe des Saintes Huiles. Le P. Nilles (Kalend, T. I, p.194) rapporte encore ces titres : *Pierre et fondement... Prince des Apôtres... Porte-clefs du céleste Royaume* (à Vêpres)... *Pierre de la foi... Premier Prince des Apôtres... Chef et Président de l'Église... Porte-clefs de la grâce* (à Matines) ; *Fondement de la foi* (à Laudes). Voir aussi l'*Apolytikion* clôturant l'action de grâce des célébrants après la messe quadragésimale des Présanctifiés (attribué à Saint Grégoire le Grand)

rester ferme dans l'attente mystique et contemplative. Comme Marie à Béthanie, l'Apôtre aimé du Maître ne fera rien autre qu'attendre – *expectans expectavi* – que « s'asseoir pour écouter la parole ». Mais, poursuit le Maître, Pierre, pendant ce temps-là, devra « suivre » Jésus, agir, prêcher cette parole (Jean, 21:19-23). Ainsi Jean recevra, Pierre donnera ; Jean contemple, Pierre transmet ; Jean « garde toutes ces choses dans son cœur », Pierre les « crie sur le toit des maisons », *urbi et orbi*. L'un connaît le repos de la vie intérieure ; l'autre, avec Marthe, « sert », vaque à sa diaconie, et s'en va même où il ne voulait pas. L'un « reste », comme dit le Sauveur – pourvu qu'il ne stagne pas ! – et l'autre part conquérir le monde pour son Seigneur⁸¹. Jusqu'au retour glorieux du Christ, jusqu'à cette « fin du monde » qui est à la fois un but, un achèvement et une perfection, l'Église comme le Père et le Fils, ne cesse pas d'agir (Jean, 5:17). Pour cette incessante et permanente activité, le Maître lui a promis d'être avec elle *toujours* (Matt, 28:20). Il lui confie les clefs du Royaume (*ibid.*, 16:19), et sur Pierre, il « bâtira » (Matt, 16:13-19) – au futur – Il construira son Eglise, qui est son Corps. Il s'agit donc, pour le Christ, d'édifier sur Pierre cette Eglise, non pas tout de suite, à Césarée, *hic et nunc*, mais plus tard. À ce moment, où seront le Christ et Simon-Pierre, visibles, charnels ? Car, si j'en crois St Paul, jusqu'à la parousie, jusqu'au parachèvement du Christ total, son Corps ne cessera d'être en voie de construction (Eph, 4:16). Cette construction s'opère, en effet – toujours d'après l'Épître aux Ephésiens – « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de l'épignose (de la connaissance connaturelle) du Fils de Dieu, *jusqu'à* (ce que nous réalisons tous ensemble) un seul Homme parfait, *jusqu'à* (ce que nous atteignons) l'étalon de maturité propre au Christ plénier » (Eph., 4:13). On s'aperçoit que, dans le Nouveau Testament, l'édification de l'Eglise, Corps du Christ, est un processus graduel et lent, qui durera jusqu'à ce que soit réalisée « l'unité de la foi », jusqu'à ce que le Christ mystique ait atteint la plénitude de sa stature.

Pendant tout ce temps-là, Jean doit « attendre », rester sur place ; c'est sa fonction, et ceux qui se réclament de lui trouvent là trop souvent prétexte à la stagnation. Et Pierre *agira*, lui, « suivra » le Seigneur, jusque sur la Croix. Il sera le roc sur quoi s'édifiera lentement et graduellement cette Église, au cours des siècles. Jusqu'à ce que revienne Jésus, Pierre ne cesse pas d'être « fondement » de cette Église, dont la construction, loin d'être réalisée à Césarée, ne s'achèvera qu'à la fin des temps. Donc, je cherche Pierre. Où est-il ? Qui est-il ? Où trouver la *Pierre mystique de ce Christ mystique* ? Où trouver ce coryphée ? Où découvrir ce « porte-parole », ce « symbole » visible du Chef invisible, qui, Lui non plus, ne peut « cesser d'agir », de remplir sa

⁸¹ Une opinion courante dans l'Orthodoxie – et reprise par Soloviev dans son ouvrage posthume sur les Derniers Temps – voit en saint Pierre le saint caractéristique du Catholicisme Romain ; en saint Paul, celui du Protestantisme ; en saint Jean, celui de l'Orient contemplatif et mystique. Il va sans dire que nous accordons aucune valeur absolue à ce parallèle, et n'y recourons ici qu'à titre d'argument *ad hominem* vis-à-vis du destinataire (orthodoxe) de cette lettre.

fonction propre, jusqu'au retour glorieux du Rédempteur ? De ce qui précède, on peut conclure que Pierre n'est pas le *successeur* du Christ, comme nous le faisons indûment dire à nos frères catholiques, mais tout bonnement son *lieutenant*, au sens étymologique du terme ; ainsi l'Église de Russie, pendant son veuvage, est guidée par un « Gardien du Trône patriarcal »⁸². Pierre n'est donc pas un maître, mais un serviteur⁸³. Pierre n'est pas le Berger, mais le fidèle chien de garde⁸⁴. Je le cite : je ne suis, précise-t-il, ni « le Pasteur ni l'Évêque de vos âmes », (car celui-là, c'est le seul Jésus-Christ), mais, par excellence, « le serviteur et l'Apôtre du Sauveur », puis il a cette formule d'une extraordinaire précision : je suis, conclut-il, « préposé » à tous les Chrétiens dispersés à travers l'Empire romain, « à tous ceux qui ont reçu avec moi (non pas grâce à moi, par moi, mais avec moi, donc à égalité) le précieux don de la foi » : τοις ισοτιμον ημιν λαχουσιν πιστιν (1 Pierre 2:25 ; 5:1-4 ; 2 Pierre, 1:1).

Or, Pierre est investi de cette fonction par Jésus-Christ, au chapitre 21 de St Jean, afin de « paître agneaux et brebis » – ἀρνία et πρόβατά, peuple fidèle et hiérarchie sacerdotale (Jean 21:15-17) – aussi longtemps que Jean, lui, « demeure » et attend, « jusqu'à ce que Je revienne », dit Jésus. Pendant tout cet éon de l'expectative et de l'espérance, Pierre, suivant le précepte prophétique du Maître, « suit » Celui-ci, comme l'ombre, la réalité (*ibid.*, 21:19-23) : Jésus n'est-Il pas, suivant l'Épître aux Hébreux, notre avant-coureur, le « corps » précédant l'ombre ? Pierre reste donc la trace du Christ, le sillage manifestant son passage, l'ombre que derrière lui projette le chef de file, le quasi-double visible et terrestre du Ressuscité, jusqu'à la « fin du monde », parce que Jésus l'a donné ainsi à comprendre, l'a dit plus qu'implicitement, et parce que rien de ce que veut ou promet le Verbe incarné n'a de valeur purement épisodique et fortuite. Il est le seul des Apôtres à qui le Seigneur ait expressément et solennellement enjoint : SUIS-MOI.

Il ne s'agit pas là d'une injonction purement personnelle, ayant trait à la vie religieuse de l'individu Képhas, ou plus exactement Kiphô (en araméen), puisque le verbe Ἀκολουθεῖ fait suite à : « Pais mes agneaux, pais mes brebis ». C'est comme substitut provisoire de l'Unique Pasteur qu'il doit Le « suivre », donc, fidèle chien de garde, montrer la route au troupeau, cette route que fraie le seul Jésus-Christ, marcher sur les traces du Maître en vertu d'une commission toute spéciale, lui, Pierre, gardien de ces ouailles, retrouver et suivre la piste du Berger, mener donc agneaux et brebis par un chemin dont il n'a pas à prendre l'initiative personnelle, les entraîner avec lui, leur faire

⁸² *Gardien du Trône patriarcal* : le libellé même du titre indique qu'il ne s'agit pas d'un vice patriarche, d'un remplaçant, mais d'une fonction quasiment impersonnelle ; c'est le Siège qui compte, la Cathedre et non l'homme.

⁸³ Comme dit Bossuet dans ses *Méditations sur l'Évangile*, au 67^{ème} jour, « l'autorité chrétienne est une servitude ».

⁸⁴ Deux théologiens ont lu ce texte il y a quelques années en manuscrit. L'un d'eux estime que « "chien de garde" est une expression scandaleuse et répugnante » (Dubarle, du Saulchoir) ; l'autre, « une métaphore biblique parfaitement admissible » (Congar). Isaïe, 56:11 identifie les « chiens » aux « bergers ». Évidemment, la Bible n'a rien du style bourgeois hors lequel point de salut, pour certains ecclésiastiques.

partager ce « don précieux de la foi » qu'ils ont reçu avec lui (2 Pierre, 1:1). Certes, il existe une injonction générale, adressée à tous les chrétiens, d'avoir à prendre leur Croix et suivre Jésus. Mais, ici, le contexte atteste bien qu'il s'agit d'une fonction propre à ce Pierre mystique, qui ne cesse de *suivre* le Christ, d'être son ombre, de « venir après Lui », de répéter son message et d'accomplir ses œuvres, jusqu'à la Parousie.

L'Archipasteur, le Souverain Pontife, comme Pierre appelle Jésus, précise, au 21^e chapitre de Jean, de quelle façon Pierre, « lorsqu'il se sera converti, doit raffermir ses frères », suivant le précepte prophétique de Luc 22:32. Il lui dit d'abord : « *Nourris* mes agneaux » (Βόσκει τὰ ἀρνία μου). Ensuite: « *Mène* mes brebis *comme un seul troupeau*, veille sur elles et guide-les » (verset 16, Ποίμαινε τὰ πρόβατά μου). Enfin: « *Nourris* mes brebis aussi » (verset 17, Βόσκει τὰ πρόβατά μου). Dans sa première Épître (ch 5, verset 2), St. Pierre reprendra la seconde formule. C'est bien l'unique troupeau de Dieu. Il semble que βόσκειν, nourrir, sustenter, se réfère au pouvoir d'ordre, grâce auquel l'Église « nourrit », en effet, ses enfants, leur confère la grâce, aliment de la vie théanthropique ; tandis que le second verbe, ποιμαίνω, s'applique à tout ce labeur de protection, de mise-en-garde (fût-ce par les jappements furieux et morsures légères du chien fidèle), à toute cette besogne d'orientation et de guidance qui relève du pouvoir de juridiction. Aux agneaux suffit la nourriture ; aux brebis convient, en plus, une direction plus canonique. Ce faisant, Pierre « suit » le Seigneur, qui l'avait d'ailleurs averti : « Tu me suivras plus tard » (comparer Jean 21:9 et 13:36). C'est-à-dire à travers tous les siècles.

La contemplation johannique, la « vie angélique » – à quoi l'Orthodoxie orientale tente instinctivement de ramener tout le Christianisme – est certes la plus haute branche, la plus riche en fruits précieux, sur l'Arbre du Royaume ; mais que devient la branche sans la souche ? Et l'action de Pierre, la mission, le magistère de la Parole et des Sacrements, en constituent le terreau : qui croira, demande l'Apôtre, si nul n'envoie de prédicateurs ? Et puisque Pierre exerce ce magistère, non pour sa propre satisfaction, mais dans l'Eglise, par l'Eglise, au nom de l'Eglise, je vois de moins en moins comment on peut rêver d'opposer Pierre à l'Eglise. S'il a fallu, comme dit St Augustin, corporiser l'idée d'unité, l'« incarner », lui donner en la personne de Pierre un visage humain, pour qu'elle soit accessible à nos intelligences obnubilées par la chair – s'il a fallu, dès la génération apostolique, que, pour les « hommes de peu de foi », l'unité fût rendue visible et tangible, pourquoi cette année 1940 échapperait-elle aux exigences pour l'année 40 ? Qu'y a-t-il de changé ? La foi serait-elle aujourd'hui plus ferme, plus vive, plus intimement persuadée qu'alors, en dépit des paroles divines: « Quand surviendra le Fils de l'Homme, trouvera-t-Il beaucoup de foi sur la terre ? »

Si Pierre a reçu les bienheureuses promesses, c'est, non pas en tant que *Simon Bar Jona*, mais à titre de *Pierre* ; toutefois, *Pierre* n'est pas un être de raison, un pur « symbole » au sens moderne du terme : « Tu es heureux, Simon Bar Jona, car chair-et-sang ne te l'a pas révélé, mais mon Père qui est

dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre⁸⁵, et sur cette pierre je bâtirai⁸⁶ mon Église... » C'est donc à Simon-Pierre, à Simon « portant » Pierre, ou plus exactement à Pierre « incarné » en Simon, à Simon surnaturalisé en Pierre, à Simon en tant que Pierre, mais aussi à Pierre non pas abstrait de Simon, mais manifesté en Simon, que les divines promesses ont été faites. Non pas au Siège, à la Primauté, comme l'imaginent quelques Anglicans, mais au Primat. Non pas au symbole suprême d'un système idéologique, mais à un *homme*, vivant *dans* le monde, sans être *du* monde, assisté sans doute par « mon Père qui est dans les cieux », muni d'une grâce d'état spécialement adaptée à son essentielle fonction – « Toi, affermis tes frères » – mais homme pour parler aux hommes, à l'instar du « Pontife miséricordieux et fidèle » (Hébr, 2:17). Homme donc, *tel* homme, et non pas, à la docète, apparence d'homme servant à déguiser tel Siège, ou Chaire, ou tout autre éon, mais agissant *ex sese*, concrètement, et « conservant ce trésor (des promesses divines) dans un vase fragile, afin que cette inouïe grandeur provienne manifestement de Dieu et non de nous » (2 Cor, 4:7). C'est d'ailleurs pourquoi Dieu permet les « mauvais Papes ». Nous ne séparons pas ce que Dieu a uni : la nature, de la grâce ; le don de Pierre, de la personne de Simon, mais de Simon mené « par mon Père qui est dans les dieux ». C'est Simon qui est Pierre, ce Simon qui n'est rien par lui-même, mais qui, devenu Pierre sans être anéanti lui-même, en quelque sorte « transsubstantié » en Pierre dès qu'il s'agit d'accomplir la fonction de Pierre, ne devient pas une fonction, mais reste un homme exerçant cette fonction, lui-même, un tel, *ex sese*.

Oui, si Pierre a reçu ces promesses, c'est bien en tant que lui-même, non pas Simon *et* Pierre, mais Simon-Pierre, à la fois et indissolublement Simon Bar Jona et Pierre Bar Yahweh. Mais ce n'est évidemment pas pour lui-même; c'est pour l'Eglise. Au surplus, Pierre n'étant rien hors le Christ, n'ayant pas l'ombre d'une existence surnaturelle hors du Corps mystique, c'est l'Eglise, le Christ total, qui a reçu ces promesses en la personne « significative » et représentative de Pierre, symbole efficace du JE théanthropique, substitué au NOUS de la multiplicité « naturelle », ou comme dirait l'Apôtre, « psychique ». À chaque fonction, à chaque service, correspondent et s'attachent immanquablement des titres et des droits, pour en faciliter l'accomplissement, voire même pour le permettre. C'est pourquoi la primauté de *leadership*, d'initiative ou de « responsabilité », que certains Anglicans reconnaissent au Pape, est stérile, si elle n'implique pas une primauté de contrôle, donc d'épiscopat, donc de juridiction.

Ce qui habilita le Prince des Apôtres, ce fut sa foi au Christ Sauveur, l'illumination reçue et humblement acceptée : « Ce n'est pas chair-et-sang qui

⁸⁵ Ainsi, le Christ, comme « tête » et clé de voûte, couronne l'édifice, en même temps qu'il en est la pierre angulaire. Mais celle-ci s'étend, se diffuse en quelque sorte, et devient le *fundamentum apostolorum* d'Eph, 2:20. Le rôle « fondamental » des Apôtres est donc inclus dans la promesse et le mandat donnés à Pierre. C'est en lui, unis avec lui et par lui qu'ils prolongent la pierre d'angle.

⁸⁶ Au futur, *usque ad consummationem saeculi* (Cf. 4:12).

te l'a révélé, Simon Bar Jona »... Cette révélation qui le consacre Pierre, c'est donc bien Simon Bar Jona, *cet homme-là*, qui en fut expressément l'objet. Jésus commence par « interroger ses disciples », au pluriel. « Eux lui dirent », encore au pluriel. Tant qu'il s'agit d'exprimer l'opinion des uns et des autres – comme il appert du récit évangélique : ceux-ci, ceux-là, d'aucuns encore – ils répondent tous, ils ont tous voix au chapitre ; c'est le nombre, la multitude, « chair-et-sang » qui s'exprime par leur bouche. Mais voici que le Maître veut entendre, non plus leur opinion, mais leur conviction, éprouver la certitude et la fermeté de leur foi commune. « Vous autres, qui dites-vous que Je suis ? » (Matt,16:15). ET C'EST PIERRE QUI RÉPOND. Lui seul, cette fois. Le coryphée, le porte-parole. Aussi est-ce à lui seul que le Christ répond : « Et moi, Je te dis ». Le colloque devient dialogue. C'est à Pierre seul qu'il remet les clefs du Royaume – comparez Matthieu 16:18 et 18:18 – ces clefs qui font de Pierre, comme dit prophétiquement Isaïe, quasiment un « père pour les habitants de la Jérusalem nouvelle » (Is, 22:21-22), ces clefs qui, dans l'Apocalypse, constituent à proprement parler l'insigne du pouvoir messianique (Apoc, 1:18).

Dès lors, nous devrions tous si bien nous unir à Pierre, nous confondre avec lui dans une seule et unique adhésion, reprendre à notre compte sa profession de foi – comme firent à Césarée ses collègues apostoliques – qu'en vérité nous devenions identiques à ce Pierre, au point qu'à notre tour, fermes comme ce Roc, nous ne fassions plus qu'un seul granit avec lui, et participions à ses privilèges à travers les successeurs des Apôtres. D'où l'expression connue d'Origène au seuil du 3^{ème} siècle: « Tout Chrétien qui confesse le Fils de Dieu devient Pierre ».

Et, puisque les Evêques attestent et gardent la foi de leurs Églises – car ils n'innovent pas, ne font rien par eux-mêmes, mais conservent le « dépôt », la « foi *transmise* aux Saints » – on comprend qu'un St Ambroise, entre autres, ait été qualifié – lui, l'Evêque de Milan – de « successeur de Pierre », d'Evêque reflétant Pierre. Nous tous ne formons avec Pierre qu'un seul Corps, car c'est par lui que nous sommes entés sur le Christ. Point de vue qui semble avoir inspiré le rédacteur de la Collecte pour la Messe du 28 juin dans le Missel romain (Vigile des SS. Pierre et Paul) : « Accorde-nous, Dieu tout-puissant, ce que nous Te demandons, et ne permet pas qu'aucun trouble nous ébranle, nous que Tu as solidement édifiés sur la pierre de la profession de foi apostolique ».

L'unité de l'Eglise n'est donc pas l'union des Eglises, ni leur réunion, ni l'unisson, symphonie ou *sobornost*, qui sont des épiphénomènes, manifestations et résultats à posteriori. Elle est, cette unité, l'essentielle indivisibilité de la « robe sans couture », l'ontologique simplicité à priori, « tout comme le Père et le Fils sont Un », c'est-à-dire non comme des individus tombant d'accord, mais comme un seul Etre, rigoureusement et mystérieusement (*credo unam Ecclesiam*), essentiellement et fondamentalement un, malgré la diversité des hypostases, des sources d'opération, en Lui. Et il va sans dire qu'entre la tri-unité de Dieu et l'uni-multiplicité de l'Eglise, l'analogie

reste mystérieuse, et ne saurait (ni ne pourrait) être poussée en toute rigueur de termes : l'infini reste incompréhensible. Toutefois, par l'existence et l'essence théanthropiques, humano-divines, qu'elle possède en Jésus-Christ, Verbe incarné, l'Eglise participe, d'une certaine manière, à la vie intime de la bienheureuse Trinité, donc à l'unité qui la caractérise. Or, cette unité, c'est pour moi le noyau même de ma foi dans l'Église. Tout ce qui, durant l'histoire du Christianisme, provient de cette unité, s'en inspire, la prouve ou y ramène, est de Dieu. Tout ce qui, par contre, provient du multiple, s'en inspire, le prouve ou y conduit, est du monde, charnel – Menschlich, allzu menschlich, dirait Nietzsche : humain, trop humain. Et Byzance, depuis neuf siècles, est-ce un synonyme d'unité – ou de désintégration ?

(Ici, toute une section concernant les Conciles œcuméniques a été supprimée ; elle n'intéresse que les orientaux).

* * *

L'Église, nous dit l'Écriture Sainte, c'est « Sion, la cité choisie, où sont nés de nombreux enfants. » C'est dans Sion que tous reçoivent la *vie* ; là sont nés tous les peuples ; d'elle jaillissent toutes les sources de vie (Psaume, 86:1-7 et 132:3 ; Jean, 4:14 ; Gal, 4:26-27 ; Hébr, 12:22-24 ; 2 Jean,1). Cette Jérusalem céleste, descendue parmi les hommes, ceux-ci ne l'ont point édifiée, puisque l'être propre aux habitants de la cité surnaturelle, ils le lui doivent. Certes, ils lui apporteront leur trésor, les biens et les richesses des « îles lointaines » ; ils y vivront et l'embelliront par leurs travaux, Isaïe nous le rappelle à satiété. Mais c'est elle qui les engendre à Dieu, elle qui leur donne la vraie vie, la « théanthropique », et non l'inverse⁸⁷. Cette Cité, que tous peuvent apercevoir « sur la Montagne » (Ezech,15:2 ; Matt, 6:14 ; Apoc, 22:2 10), elle « descend du ciel, d'auprès de Dieu⁸⁸, ayant la Gloire de Dieu », c'est-à-dire l'Esprit-Saint⁸⁹. C'est en elle qu'est *rendue* cette Gloire, qu'elle retourne à Dieu, comme dit l'Apôtre. C'est en elle et par elle que l'Esprit du Seigneur agit dans le monde. En elle Dieu S'est manifesté car elle continue Jésus-Christ. Si la grâce transhumanise tel ou tel, c'est parce qu'ils sont membres de l'Église. Le Christ Se communique aux hommes, dans l'Église, comme communauté, comme commune unité, comme unimultiplicité, comme essence distincte des hommes qui, pour l'observateur sans la foi, « composent l'Église ». Or, le Christ S'est incarnée parce que toute révélation divine aux hommes, tels qu'ils sont, se fait visiblement, par des signes

⁸⁷ Répétons, une dernière fois, que notre formation théologique, d'ailleurs autodidacte, étant orientale, on ne peut nous faire grief d'une expression classique dans *toutes* les « Églises » d'Orient.

⁸⁸ D'En-Haut, dit Jésus a Nicodème, procède la naissance, la vie de quiconque naît, dans l'Église, à la vie humano divine.

⁸⁹ Plusieurs Pères ont identifié la Gloire (certains la Sagesse, d'autres le Règne) à l'Esprit-Saint. Cette lettre date de 1940. Plus tard, l'auteur a été amené, par ses réflexions sur la sophiologie, à élaborer, quant à la Gloire, une thèse qu'on verra se développer dans *Création et Procréation*, Éditions de Minuit, 1951.

tangibles, physiques. Dès lors, l'Église, qui « répand et communique » le Christ, sera visible et tangible, elle aussi. Non seulement ses membres, mais *ELLE*. Sur le plan de l'être « théanthropique » – donc, en matière de surnature – ils n'ont d'existence que la sienne, empruntée et participée. Séparés d'elle, *fiunt sicut faenum tectorum quod priusquam evellatur exaruit* (Psaume, 128:6)⁹⁰. Ils ne sont pas l'Église, mais d'Église. Le Corps mystique, la Communauté, l'Unité-Mère, doit *paraître comme telle*, avec évidence, aux yeux de tous... « sur la montagne ». Cette unité spécifique, unique ici-bas, qui la caractérise (1 Cor, 10:17), ne peut être cachée (Matt, 5:14). Tous doivent pouvoir la constater, pour peu que leur regard soit « simple » (*ibid.*, 6:22). Car, « ton œil est le flambeau qui te permet de voir ton Corps », ce Corps du Christ qui est le tien, auquel tu appartiens. « Si ton œil est simple », si au lieu de ratiociner et de douter, d'être « double », ce regard de ton Esprit a la « simplicité » de la foi, « tout le Corps sera pour toi lucide », visible, en pleine lumière. Au contraire, que ton regard soit trouble, et tout ce Corps ne sera pour toi qu'inintelligibles « ténèbres » (*ibid.*, 6:22-23). Le *mystère* de l'Église n'a rien de docétique ; car ce dualisme constitue, au contraire, une tentative pour expliquer et démystériser le mystère (c'est un nestorianisme ecclésiologique).

Cette unité visible de l'Eglise comme telle, comme *Tout*, où donc, et comment, par quoi, se manifeste-t-elle ? Quel organe, visible lui aussi, en assure la fonction ? Il y a, il doit y avoir, dans l'Eglise universelle, un noyau d'unité, un lieu central, régulateur et modérateur de tout l'organisme : le cœur de ce grand Corps. C'est, si j'en crois l'Évangile, Pierre, *jusqu'à la fin du monde*. En Pierre se manifeste l'indissoluble unité fondamentale. C'est tout ce qu'on lui demande. Il ne s'agit pas de voir en lui je ne sais quel oracle, quel être surhumain, doué de charismes personnels. Au contraire, s'il faut en croire St Paul, Pierre peut être un pauvre homme, impulsif, présomptueux, prompt à perdre le nord, sujet à la panique, infiniment moins doué, moins « emballant » que Paul, voire timoré, trouillard au point de reculer devant la mise en pratique de la vérité, comme lorsqu'il capitule devant les judaïsants d'Antioche... « Pierre faisait l'hypocrite », écrit l'Apôtre aux Galates. Mais qu'importe : le même Paul nous avertit que Dieu choisit les fous pour bafouer les judicieux, les faibles pour déconcerter les énergiques, les vils et les méprisables, ce qui ne compte pas, pour réduire au silence ce qui compte... « afin que nulle Chair » – c'est-à-dire rien de charnel, nul « Simon » – « ne se glorifie devant Lui » (1Cor, 1:29), et qu'en cette faiblesse, cette médiocrité, voire cette abjection, apparaisse sa puissance tout entière.

Vous me faisiez observer l'autre jour, Monseigneur, que suivant de nombreux Pères, Pierre n'a pas reçu du Seigneur un magistère spécial, autre que celui des Douze, mais qu'il fut l'objet, lui, des divines promesses, parce qu'ainsi Jésus, sans vouloir fonder sur Pierre et garantir en lui l'unité de l'Église, entendait simplement la signifier. Cette conception, qui voit en pierre

⁹⁰ ... ils deviennent comme l'herbe des toits, qui sèche avant qu'on l'arrache !

un symbole, au sens « moderne » du mot, a été développée par le Métropolitain Serge du Japon, dans sa *Dodécade des Apôtres*.

Les théologiens orthodoxes et anglicans objectent que la promesse du Christ à Pierre, dans Matthieu 16, est, plus tard, étendue par Lui à tous les Douze (deux chapitres plus loin). Ce qui justifierait, en ecclésiologie, la substitution d'une aristocratie, d'un épiscopalisme, à la monarchie, au papisme. Rappelons-nous d'abord, que le Sauveur n'étend PAS aux Douze la remise des fameuses « clefs » du sérail messianique. Mais, s'il s'agit dans les deux cas d'une seule et même promesse, pourquoi Jésus l'a-t-Il deux fois formulée – une première à Pierre seul, une seconde au collège des Douze – alors que, précisément, la ressemblance des deux énoncés en accuse d'autant plus l'essentielle différence ? Au chapitre 18, ce n'est d'ailleurs pas à l'indivisible collège des Douze qu'est faite la promesse « Tout ce que vous lierez ». Le contexte suggère qu'elle a été faite au corps entier de l'Eglise, à l'Eglise *comme Tout* : « S'il ne les écoute pas, dis-le à l'Eglise ; et s'il refuse d'obtempérer à l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain ! » Puis aussitôt, pour préciser et justifier cette gravissime injonction, le Seigneur continue, avec l'équivalent de l'expression française « Que dis-je ? » et qui sert à confirmer ce qui précède, en l'expliquant et en le renforçant : « que dis-je ? (Ou bien: j'irai même jusqu'à dire :) Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel ». Vous, c'est-à-dire « l'Église », la communauté fraternelle en son ensemble, et non tout juste les Douze. Et le Sauveur achève par un parallélisme éclairant (que je m'étonne de ne pas voir mis dans cette lumière par les exégètes et les conférenciers qui commentent l'Évangile). Il avait dit : « Je vous le dis, en vérité ». Il reprend : « De nouveau, je vous le dis ». C'est intentionnel. Et que dit-il cette fois ? Ceci, qui s'adresse aux mêmes auditeurs : Si deux d'entre vous (donc d'entre tous les disciples, non pas d'entre les Douze seulement) s'accordent sur la terre (c'est la fameuse conception orthodoxe du *sobornost*), quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, Je suis au milieu d'eux ». Ce passage s'applique donc tout entier à l'Église en général, comme « trône » et Corps du Christ, et non pas au seul collège apostolique. Il ne peut servir à étayer l'épiscopalisme orthodoxe ou protestant. Aucun exégète, à ma connaissance, n'en a jamais entrevu la portée.

Or, la promesse faite à Pierre est autrement forte, précise, complète et détaillée. La critique voit dans ce passage un texte interpolé pour pouvoir introduire dans l'Évangile selon Matthieu la notion d'Église et amorcer ainsi la promesse à Pierre. Car l'Église n'est mentionnée, dans les quatre Évangiles, que dans ces deux passages conjoints. De plus, jamais, sauf ici, le Sauveur ne parle avec mépris des publicains. Voici ma réponse : outre que toutes les paroles du Christ ne figurent pas dans l'Évangile, le parallèle est, à mon sens, évident : que le rebelle envers l'Église soit pour toi, mon disciple, comme le païen et le publicain, rebelles à la loi de Moïse, sont pour le Qahal juif. La

promesse « Ce que vous lierez et délierez » transfère aux Douze le magistère moral des rabbins, en le surnaturalisant avec une autorité messianique. Tout ce passage est fondé sur ce parallèle, le collège des Douze s'y trouve tacitement assimilé au Sanhédrin. C'est encore un point de vue que les exégètes, dans leurs livres et leurs conférences, ne mettent guère en lumière.

Or donc, la promesse collective du chapitre 18 se rapporte aux mœurs, à l'entente entre Chrétiens ; elle est, comme la formule d'investissement rabbinique, ordonnée à la morale, voire au bon ordre dans la communauté. Celle du chapitre 16 se réfère à la foi, à l'illumination fondamentale dont dépend toute la vie chrétienne. Au chapitre 18, il est question de mœurs ; au chapitre 16, de dogme, de foi. Cette seconde promesse (chronologiquement, la première) constitue Pierre unique fondement « empirique » de l'Eglise et porte-clefs, c'est-à-dire grand-vizir du Royaume. Pourquoi vouloir faire dire au texte autre chose qu'il ne dit pas ?⁹¹ D'autant plus que le caractère unique de cette promesse, le Seigneur le souligne par son exorde : « Et moi, je te dis », après avoir interrogé « vous autres ». Mais Je te le demande à toi, à toi seul, à nul autre. Alors que la prétendue promesse aux Douze – dont nos apologistes n'arrivent pas à se dépêtrer – s'encadre dans un contexte visant la généralité des Chrétiens, sans aucune clause restreignant cette promesse au collège apostolique, ici, par contre, l'application au seul Pierre est si flagrante, qu'on ne peut, pour la contester, que nier l'authenticité du texte. Mais, à ce compte-là, on en arriverait finalement, comme certains exégètes allemands, à ne retenir, de tout l'Evangile, que neuf « paroles du Seigneur » ! Et d'ailleurs, Dieu merci, les Orthodoxes n'en sont pas là !

Pourquoi donc ce caractère exclusif de la promesse au chapitre XVI de Matthieu ? Ne serait-ce pas parce que le collège apostolique, tout comme la troupe des disciples, tout comme les milliards de Chrétiens qui leur ont succédé, manifestent devant le monde – par le simple fait qu'ils se présentent comme « plusieurs », comme foule – le nombre, le multiple créaturel, « chair-sang ». Or, précisément, échapper à « chair-et-sang », comme Simon Bar Jona (au témoignage de Jésus-Christ), c'est cesser d'être tel ou tel, fût-ce l'un des Douze, fût-ce Simon *comme tel*, pour n'être plus que l'Eglise, dans laquelle il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ni Scythe, ni Barbare, dit l'Apôtre, ni Jacques, ni Jean, ni même Simon, mais uniquement la « Voix qui crie dans le désert » de l'humanité ravagée par la Chute : PIERRE, créature nouvelle, fonction subsistante et vivante, énonciation permanente à travers les siècles de ce grand cri : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Le Seigneur n'a donc pas mis à part Képhas (ou Kiphô) pour le mettre à part. Toute son attitude nous contraint de nier tout privilège individuel de Simon au profit de la responsabilité personnelle de Pierre. Celui-ci, dès qu'il cesse d'être Pierre, fondement de la foi et redevient Simon, homme sans plus,

⁹¹ C'est le cas de Heiler qui, dans *Der Katholizismus*, conteste l'authenticité du *Tu es Petrus*, mais admet celle du *Vade post me Satana*, parce que Matt, 16:18 ne cadre pas avec son préjugé, au contraire de Matt, 16:23.

n'est en rien supérieur aux autres apôtres. Que lui crie Jésus-Christ ? – « Va-t'en loin de moi, Satan ! Ta mentalité n'est pas de Dieu, mais purement humaine ! » Et cela, juste après lui avoir fait la formidable promesse.

En devenant Pierre, Simon devient, non pas le germe, la racine, comme le Christ, mais le tronc, la souche d'une nouvelle personnalité collective, unimultiple. Les Onze le seront avec lui, non comme bloc des Onze, ni comme tel ou tel, mais comme être unique avec lui « dans le Christ ». Dans ces conditions, dirai-je que *le Pape, c'est le meilleur de moi-même* ? L'homme, voire l'Évêque de Rome comme tel, ne m'importe pas. C'est Pierre seul qui requiert toute mon attention : Pierre de Césarée, Pierre de l'illumination donnée par le Père, Pierre le porte-parole et coryphée, Pierre qui jusqu'au retour du Christ Le « suit » et agit, tandis que Jean s'assied pour attendre le Maître, Pierre assisté jusqu'à la « fin du monde » et qui parle aujourd'hui par la bouche de Pie, comme il parlait à Chalcédoine par la bouche de Léon. Ce Léon, ce Pie, il n'a d'importance que parce qu'il s'efface devant Pierre et s'identifie à lui. Où l'Évêque de Rome éphémère « diminue », le Pape éternel « croit ». Dirai-je même que, d'une certaine façon, je suis Pierre... en Pie ? Que je partage sa foi, sa mission, son apostolat, donc ses prérogatives, que je participe à ses dons, puisqu'il les a reçus pour tout le Corps, donc pour moi ? D'où la conception théologique de l' « infailibilité passive » des fidèles, infailibilité participée, partagée, reçue du Christ, reçue dans le Christ, mais avec Pierre, par Pierre, jamais sans Pierre. C'est bien, pour parler comme St. Paul aux Colossiens, l'intégration de nos « corps vils », de nos individualités avilies et humiliées par la Chute, au Corps mystique du Seigneur glorifié ! D'ailleurs pour l'homme, objet de la grâce et des charismes, toute infailibilité est « passive ». Pierre lui-même ne parle que parce qu'il a cru, et ne croit que parce qu'il a reçu. Et moi-même, « achevé par l'unité » – enfin devenu pleinement moi-même par ma participation à la vie du Tout – j'accède à la vie surnaturelle de foi, d'espérance et d'amour, dans la mesure même où, cessant d'être Moi, j'accepte de vivre en Nous ! Mais il n'y a pas identité, ni même équivalence, entre l'Eglise, lorsqu'elle dit NOUS, et les individus qui en sont membres sans la composer ni la constituer (car elle n'est pas réductible à ces individus). Voilà pourquoi Pierre, qui signifie et notifie ce NOUS – et en qui ce NOUS peut, même sur le plan de l'incarnation, du visible, dire JE – Pierre, corporise ici-bas, non pas tel ou tel groupe, ni même l'ensemble des fidèles (ce n'est pas un dictateur plébiscité), mais la suprapersonnelle unité, mais *l'unité d'un autre plan d'être et de vie*, l'unité « descendue du ciel sur la terre » (comme dit l'Apocalypse) : l'unité préexistante et rendue temporelle et visible⁹², et à laquelle tous participent en s'unissant à Pierre. Il y a 1850 ans,

⁹² Elle aussi, comme Celui qu'elle caractérise, bien qu'elle soit de « condition divine », prend ici-bas la « condition d'esclave » (Phil, 2:6) et semble vouée à l'abaissement, à l'obéissance aveugle – du moins pour l'incroyant.

St. Ignace d'Antioche développait déjà cette thèse quant aux rapports de l'Evêque et de l'Eglise locale⁹³.

On connaît le texte magistral et décisif où St. Paul voit dans l'amour conjugal l'analogie très fidèle des rapports unissant de manière indissoluble le Christ et l'Eglise. « Ils ne seront plus deux ; mais une seule chair (non pas un seul invisible esprit, mais une chair tangible). Ce que Dieu a Lui-même uni, qu'aucun homme ne le divise ! L'Eglise est son Corps, et le Christ est le Sauveur de ce Corps ». Comme le Christ et l'Eglise, l'homme et la femme « deviendront une seule CHAIR. Ce mystère (du couple) est grand. Mais j'en parle quant au Christ et à l'Église » (Eph, 5:32). Cette indissolubilité n'est pas seulement « spirituelle » et « invisible ». Le Christ prolonge en quelque sorte son Incarnation. Il est bien, comme dit Bossuet, « répandu et communiqué » dans l'Eglise. Il est donc présent dans la chair de l'Église. Il fait avec elle, non seulement « un seul esprit » (1Corinth.), mais encore « une seule chair » (Ephés.). Si nous sommes destinés à devenir, d'après le Sauveur, « semblables aux Anges après la résurrection » (Matt, 22:30), ici-bas l'unité des époux, comme celle du Christ et de l'Eglise, se manifeste physiquement et visiblement, sous la présentation et par la réalisation d'une seule *chair*. Corps du Christ, l'Eglise est pour lui, dit encore l'Apôtre aux Ephésiens, comme « Soi-même ». Il lui porte donc, conclut St. Paul, le même amour qu'à Soi-même. Or cet amour, c'est l'Esprit-Saint. Mais, du coup, l'Eglise entre dans le réseau des relations trinitaires, et nous-mêmes avec elle (car nous sommes elle, sans qu'elle soit nous). Non seulement l'Eglise est la propre *chair* du Christ depuis la Pentecôte, mais Lui-même, pour glorifié qu'Il soit, accepte en sa condescendance comme une Incarnation nouvelle, comme une « humanité de surcroît », et devient Lui-même avec elle une seule CHAIR (Eph, 5:31-32). Toutes les prérogatives de l'Homme-Dieu – y compris l'unité de l'être, l'unité constitutive de sa Personne – sont donc partagées par l'Eglise, non seulement en mode « invisible » et « spirituel », mais encore à la façon de la chair, « sur la montagne » (pour m'exprimer comme le Sauveur Lui-même), d'une manière patente, visible, accessible à tout « œil simple » (Matt, 6:22-23), comme dit encore Jésus. Dans l'Eglise qui se manifeste à notre expérience terrestre il existe par conséquent un organe visible et tangible de l'unité humano-divine.

* * *

Moi donc, qui suis homme total – esprit et chair – j'irai totalement, comme écrit St. Paul aux Thessaloniens, au Christ total, au Christ-Esprit par le

⁹³ Dans une conférence faite au Congrès Vieux-Catholique de Munich en 1872, l'ex-Père Hyacinthe étend à l'église universelle et au Primat ce que St Ignace dit de l'Eglise locale et de l'Evêque. Mais il prétend que la notion de papauté est subversive de celle de Primauté, la Primat exprimant « l'unité d'amour » consentie par tous les fidèles, et le Pape lui substituant le *sit pro ratione voluntas* (que ma volonté tienne lieu de raison) arbitraire de l'individualisme.

Christ-Corps, au Verbe incarné et glorifié par l'Eglise. Si le baptême nous manifeste notre incorporation, notre naissance au monde surnaturel, autrement dit (en mode « juridique ») la Rédemption par Jésus-Christ ; si l'Eucharistie « mime » efficacement et déjà réalise, « dans le secret », l'union « dans les sphères célestes » et la gloire (déjà secrètement amorcée) ; si chaque Sacrement, leçon de foi et d'humilité, nous réduit à trouver le Seigneur dans un peu de matière sanctifiée par l'Eglise ; si c'est le Christ mystique, *plenarius Christus*, l'indivisible Eglise (céleste et terrestre) – sous forme d'eau, de sel, d'huile, de pain et de vin – qui nous introduit dans le vivant mystère de sa parfaite union dans le Christ éternel, quel aspect l'Eglise, le Corps mystique (c'est tout un), quelle forme empirique, visible à tous « sur la montagne », l'Eglise revêtira-t-elle pour me donner cette fois le Christ, non plus comme principe de Rédemption, de pardon, de Communion, comme dans les Sacrements, mais comme principe d'UNITÉ ? Il y a là comme un quasi-sacrement, un *mystère du Pape*, qui dépasse infiniment la personne du Pontife, quelque saint qu'il puisse être.

Voici des mois et des mois, de plus en plus, Monseigneur, me tourmente ce gravissime, cet essentiel problème de l'unité. Le riche, le chatoyant, mais épais et lourd brocart byzantin, qui se prête d'ailleurs à toutes les fragmentations, pourquoi prétendre en imposer l'imposante roideur à des générations prêtes à professer, sur l'essentiel, les mêmes symboles que nos Pères de Nicée, mais pour qui « la vie compte plus que la nourriture, et le Corps (du Christ) plus que ses revêtements » (Matt, 6:25) ? Si je me trompe en allant à Rome, montrez-moi l'Église plus une et plus catholique que celle-là ! Est-ce notre malheureuse Orthodoxie, déchirée, muette, prosternée devant l'Etat, impuissante devant le monde ?

ROME... J'avoue ne plus voir d'autre solution possible. L'Eglise catholique groupée autour du siège apostolique, en communion avec lui. Plus tôt l'Orthodoxie orientale retrouvera le chemin de l'unité, plus vite elle apportera un providentiel contre-poids à un latinisme parfois trop lourd⁹⁴. Chaque fois qu'au nom du passé de l'Eglise, des groupes, souvent provoqués, poussés à bout, ont voulu, par manque de foi dans le Corps mystique, par défaut d'espérance, trancher le nœud gordien ; chaque fois qu'ils se sont arrachés à l'étreinte, à la gravitation de l'unité, ils se sont identifiés si obstinément à ce passé – les Orthodoxes, à Byzance, celle du 4^e au 8^e siècle ; les Anglicans, à St. Cyprien et à l'épiscopat farouchement indépendant du 3^e siècle, les Vieux-Catholiques, à l'augustinisme unilatéral de Port-Royal – ces groupes se sont, dis-je, attachés si obstinément au passé, qu'ils sont devenus les créatures d'un temps donné, d'une mentalité révolue, d'une race déterminée. Mais alors, où est l'Eglise qui proclame l'unité absolue, la plus expansive catholicité, celle-ci dérivant de celle-là – parlant à tous les siècles (passés et futurs) à tous les types ethniques, à toutes les conditions

⁹⁴ Cette dernière formule, lue en manuscrit par le Père Dubarle, l'a scandalisé. J'en suis marri pour lui, mais elle est du Pape Benoît XV.

humaines, les « langues » qui leur conviennent ? L'Eglise de la Pentecôte et de l'avenir, de l'éternelle Pentecôte ? Toujours essentiellement la même, toujours rajeunie (Matt, 15:32) ? L'Eglise de tous les temps, et l'Eglise de l'éternité (Hébr, 13:8) ?...

Voilà pourquoi, de toute mon âme, plus qu'en ma propre substantialité, je crois en l'Eglise : une, sainte, catholique et apostolique. Catholique comme le Cœur du Christ. Une comme le Dieu qu'elle manifeste, groupée autour du siège apostolique de Pierre jusqu'au retour du Sauveur, quand Pierre rendra compte du dépôt confié : *quod est Domini cum usura*, dit Jésus Lui-même : ce qui Lui appartient, capital et intérêts. Et nous sommes ces intérêts.

Daignez, Monseigneur, pardonner à la sincérité totale de ma conviction la douleur imméritée qu'elle Vous inflige. Puisse le Seigneur Vous rendre au centuple tout le bien spirituel et temporel que Vous doit votre très reconnaissant et très respectueux serviteur.